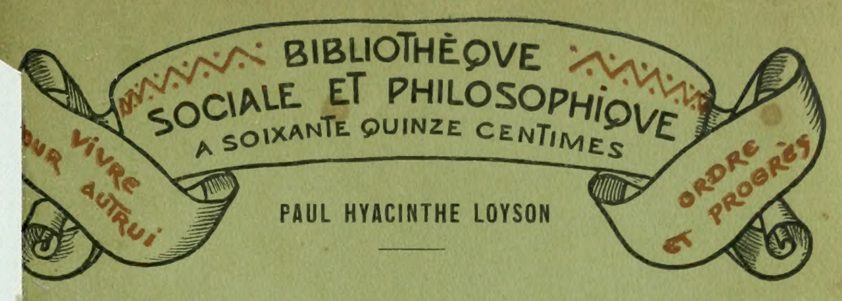


PAUL HYACINTHE LOYSON

LES AMES ENNEMIES

DRAME EN QUATRE ACTES, EN PROSE

REPRÉSENTÉ AU THÉATRE ANTOINE

DÉCORÉ D'UN PORTRAIT

DESSINÉ ET GRAVÉ PAR PIERRE E. VIBERT



ÉDITIONS D'ART
EDOUARD PELLETAN
125, Boulevard Saint-Germain, 125
PARIS

1912

Seizième édition

A CEUX
QUI CROIENT PASSIONNÉMENT
A CEUX
QUI NIENT ÉNERGIQUEMENT
A CEUX
QUI CHERCHENT LOYALEMENT

LES
AMES ENNEMIES

PAUL HYACINTHE LOYSON

LES AMES ENNEMIES

DRAME EN QUATRE ACTES, EN PROSE

REPRÉSENTÉ AU THÉATRE ANTOINE

DÉCORÉ D'UN PORTRAIT

DESSINÉ ET GRAVÉ PAR PIERRE E. VIBERT



ÉDITIONS D'ART
ÉDOUARD PELLETAN
125, Boulevard Saint-Germain, 125
PARIS

1911



PROPOS DE L'ÉDITEUR

Pour la première fois, dans cette collection, prend place une œuvre de fiction dramatique. La philosophie va-t-elle céder le pas au roman ? Non, pas plus qu'elle n'a cédé le pas à l'histoire, quand furent publiés L'Église et la République, *ou* Vers les Temps meilleurs, *d'Anatole France.*

Car, dès le début, il entrait dans le plan de cette collection de donner, à côté des exposés positivistes qui en forment la base, les œuvres, dans quelque domaine que ce soit, qui rentrent dans le vaste cadre des conceptions positives. En outre, cette collection doit être vivante et par cela aborder les grands problèmes qui constituent la vie intellectuelle, morale et sociale de notre temps. Ces problèmes seront successivement posés et, s'il se peut, résolus. Une telle bibliothèque doit avant tout être utile, et comment le serait-elle mieux qu'en suivant pas à pas ou même en devançant la marche des idées ?

Cette considération justifie l'introduction des Ames Ennemies *dans cette collection.*

Les Ames Ennemies *sont, comme l'a écrit M. Émile Faguet au lendemain de la première représentation,*

une date dans l'histoire du théâtre. Elles marquent, en effet, la mise à la scène de la question religieuse, dans son intégralité. C'est l'exposé, ardent mais sincère et impartial, des deux doctrines, la scientifique et la catholique. Il ne pouvait être sérieusement fait qu'à notre époque, après la grande secousse de l'Affaire, qui a remis au premier plan les problèmes de la conscience, et par un écrivain qui avait pu connaître, dans sa propre famille, la gravité de la lutte entre la foi et ce que Descartes appelait le « sens commun ». C'est pourquoi les Ames Ennemies *ont ce tour sérieux, cette hauteur constante qui les font apparaître comme un* Polyeucte *de la raison.*

Les Ames Ennemies *constituent la première partie d'une trilogie qui étudiera sous trois aspects les conflits de la conscience moderne.*

Première partie (les Ames Ennemies), *point de vue intellectuel.*

Deuxième partie (l'Apôtre), *point de vue moral.*

Troisième partie (à laquelle travaille en ce moment l'auteur), point de vue social.

É. P., 1911.

LES
AMES ENNEMIES

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais la guerre; je suis venu mettre la division entre le fils et son père, entre la fille et sa mère; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa propre maison. »

JÉSUS.

LES AMES ENNEMIES
furent représentées pour la première fois le 15 Mai 1907,
à Paris, sur la scène du Théâtre Antoine,
direction F. Gémier.

DRAMATIS PERSONÆ

DANIEL SERVAN.
LE GRAND-PÈRE SERVAN.
L'ABBÉ GODULE.
POMPÉRAC.
LE DOCTEUR BOLARD.

MADELEINE SERVAN.
FLORENCE SERVAN.
LA GRAND'MÈRE KÉROUL.
MARYVONNE.
UNE GARDE LAÏQUE.
UNE GARDE RELIGIEUSE

Ces rôles furent créés respectivement par :

MESSIEURS
JANVIER, ARMAND BOUR, MAXENCE, DALLEU, MONTLOUIS.
MESDAMES
MORÉNO, MARIE KALFF, EVEN, ALBANIE, SANDRAZ, LUKAS.





ACTE PREMIER

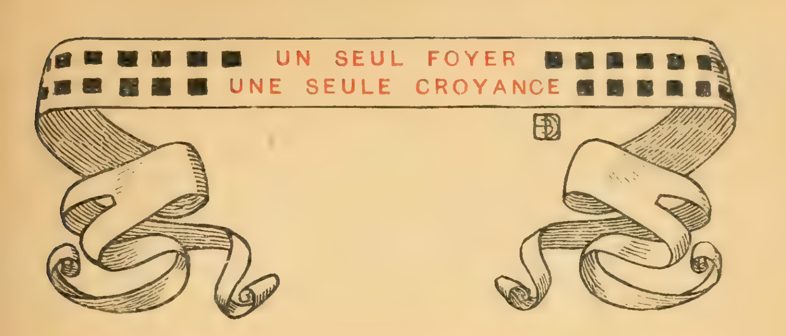
A Paris, en 1907. Cabinet de travail d'un savant paléontologue. Corps de rayons bourrés de livres. Étagères garnies de fossiles. Sièges et canapé Louis-Philippe. Sur la cheminée, garniture Empire et buste de Darwin. Appendue au mur, une grande eau-forte : la *Leçon d'Anatomie*, d'après Rembrandt.

Jetés sur une chaise, un pare-poussière, un faisceau de cannes et de parapluies révèlent un retour de voyage, ainsi qu'un appareil photographique, muni de sa gaîne, un carton à chapeaux renversé, d'où s'échappe un casque colonial en toile blanche, et enfin, derrière le bureau, un large coffre encore fermé.

Haute fenêtre au fond à droite. Au fond à gauche, porte à deux battants sur l'antichambre, qui donne vue, étant ouverte, jusqu'à la salle à manger située au-delà. Porte simple à gauche sur le salon, à droite sur une chambre. — Les dispositions de la pièce, le style démodé des boiseries dénotent un appartement de vieux quartier, propice aux ferventes solitudes, et par la fenêtre, en effet, on aperçoit dans le ciel, svelte sur un fouillis de toits et de cheminées, l'antique silhouette de l'église Saint-Étienne-du-Mont, toute proche du savant en ce coin de Paris où, depuis sept cents ans, voisinent la Foi et le Savoir.

Une longue traînée claire de soleil matinal glisse de biais sur le vieux parquet. Impression d'avril au dehors dans l'humble jardin de l'hôtel délabré. Les branches d'un marronnier fleuri atteignent à ce premier étage, et frôlent de leurs touffes les vitres de la fenêtre.

Le cabinet de travail est vide. Deux voix enjouées alternent dans la chambre à coucher dont on remarque la porte entr'ouverte. Puis, par celle du fond, entre Florence précipitamment, clandestinement. Jaquette, chapeau, un gros bouquet de fleurs blanches à la main. Elle gagne sur la pointe des pieds la porte de la chambre.



FLORENCE (chuchotant.) Maman... maman... (Madeleine, en peignoir, s'esquive hors de la chambre.) Dis, elles sont belles ?

MADELEINE. Elles sont superbes, mais pourquoi toutes blanches ?

FLORENCE. Tu ne devines pas ? Des fleurs de Marie, du mois de Marie !

MADELEINE. En voilà une idée ! Pour orner l'autel, je comprendrais... Mais pour papa, pour fêter son retour ?

FLORENCE. Je te rends ta pièce. (Elle tend à sa mère une piécette d'or.)

MADELEINE. Tu n'as payé ?

FLORENCE. Si fait, maman !

MADELEINE. De l'argent de grand'mère ? Je n'accepte pas !

FLORENCE. Oh ! non, maman, sans son argent.

MADELEINE. Voyez-vous ça !

FLORENCE. Je les trouve si belles, ne me les gâte point !

MADELEINE. Ange, va, ange de mon cœur! (détournant la tête vers l'antichambre.) Mais entre donc, entre, maman...

(La grand'mère paraît au fond, elle est encore en tenue de sortie, costume breton, tout en noir.)

GRAND'MÈRE. Non, non... je ne veux pas gêner.

MADELEINE. Mais tu ne gênes pas, tu n'es jamais de trop...

FLORENCE. Il n'est pas là...

MADELEINE. Daniel s'habille, il a fait grasse matinée, c'est un peu la faute de mon bavardage.

GRAND'MÈRE. Je pense, en effet, que vous avez dû vous coucher fort tard...

MADELEINE. Je n'ose pas le dire : sur le coup de trois heures du matin !... Crois-tu qu'avec toutes ces émotions nous allions oublier les fleurs... Un « hôme » sans fleurs pour le retour ! (à Florence.) Mets-en un vase sur la cheminée, un autre sur sa table...

FLORENCE. Grand'mère t'a dit ? Elle veut nous quitter, elle part aujourd'hui...

MADELEINE. Ah ! par exemple !

GRAND'MÈRE. Si, si, Madeleine ; puisque ton mari est de retour, ma tâche prend fin.

MADELEINE. Ta ta ta ta... c'est ta Bretagne !... tu ne pardonneras pas à ce pauvre Paris !... Il te brûle les pieds... (à Florence.) Eh bien, fillette, tu ne lui décores pas son cabinet ?

FLORENCE. Après... après... j'ai besoin des fleurs...

MADELEINE. Après quoi donc ?

FLORENCE. Ne dis pas, grand'mère !

MADELEINE. Voyez-vous ça !... un complot maintenant ?

FLORENCE. C'est une surprise de grand'mère et moi pour papa et toi !

MADELEINE. Pour moi aussi ? Ça n'est pas de jeu, vous deviez me mettre de la confidence.

GRAND'MÈRE (à Florence.) Va, mon enfant...

FLORENCE (tournée vers la chambre à coucher.) Quand je pense qu'il est là, j'ai envie de chanter !... Dépêche-toi, grand-mère. (Elle sort au fond.)

MADELEINE. Elle est divine, nctre petite Florence !

GRAND'MÈRE. Ne profane pas ce mot ! Laisse ces manières aux gens du monde.

MADELEINE. Ce n'est pas sérieux que tu veuilles nous quitter dès aujourd'hui ?

GRAND'MÈRE. Un jour de plus ou un jour de moins...

MADELEINE. Puisque ta chambre est toujours libre ! Attends d'avoir revu Daniel, causé un peu... Il t'est si reconnaissant, si tu savais...

GRAND'MÈRE. Oh ! oh !...

MADELEINE. Je t'assure que si... tout à l'heure encore il me le disait... Sois juste pour lui !

GRAND'MÈRE. J'aime beaucoup Daniel, Madeleine, comme Dieu veut qu'on aime ses créatures.

MADELEINE. Est-ce un reproche ?

GRAND'MÈRE. Écoute, Madeleine...

MADELEINE. Eh bien, quoi donc ?

GRAND'MÈRE. Non, pas ici, viens à côté.

MADELEINE. C'est son cabinet qui t'intimide ?

GRAND'MÈRE. Quant à ça, non !

MADELEINE. Qu'y a-t-il alors ?

GRAND'MÈRE. Des choses, Madeleine, que tu aimes mieux ne pas voir ou ne pas prévoir.

MADELEINE. Allons, encore ? Même le lendemain de son arrivée !

GRAND'MÈRE. Surtout, ma fille. Le danger s'est rapproché de l'enfant... Quel penchant secret elle a pour son père !

MADELEINE. Maman !... maman !... vas-tu lui reprocher d'aimer son père, et si après deux ans d'absence...

GRAND'MÈRE. Maintenant que son père est de retour, tu ne pourras plus lui déguiser la vérité.

MADELEINE. Lui déguiser ?... quelle vérité ?

GRAND'MÈRE. Mais ce qu'est ton mari et ce qu'il a fait.

MADELEINE. Ce qu'est Daniel ? Mais un grand savant ! Elle peut le savoir. Son retour en France est un triomphe. Les journaux d'hier sont remplis de lui !... Regarde... regarde... (elle montre les journaux sur le bureau.)... Le *Temps* lui-même, si respectueux des catholiques...

GRAND'MÈRE. S'il a raison, c'est Dieu qui a tort !... Je te demande pardon !... La découverte qu'on célèbre, la raconteras-tu à ta Florence ?

MADELEINE. Pour le moment, elle n'est pas en âge... Mais c'est conciliable avec notre foi... Si, si, maman, avec un large christianisme...

GRAND'MÈRE. J'enrage de voir faire de ces distinctions ! Notre religion est un tout sacré. Retire une pierre de cet édifice, et tout s'écroule !... Ah ! malheureuse, comme tu le resserres autour de tes yeux, le bandeau de l'amour ! Depuis douze heures que ton mari est là, (avec intention.) depuis cette nuit, tu n'es plus la même, tu n'es plus entière !

MADELEINE. Oui, j'aime Daniel !... et le connais mieux que toi ! Il a de la religion à sa manière... Tous les braves gens ont de la religion sans le savoir... Et il en aura peut-être plus encore !

GRAND'MÈRE. En attendant, c'est lui qui t'entraîne. Je te demande pardon ! Nous en recauserons avec ton confesseur. Nous aurons tout le temps à l'Assomption.

MADELEINE. Au couvent de Florence ? Tu ne rentres donc pas à Quimperlé ?

GRAND'MÈRE. Je reste à Paris.

MADELEINE. En voilà du nouveau !

GRAND'MÈRE. Dans la rude épreuve qui s'apprête pour toi, il convient que ta mère ne soit pas trop loin.

MADELEINE. Quoi ?... quelle épreuve ?... Mais qu'est-ce qui va donc se passer ici ?... qu'est-ce qui m'attend ?

GRAND'MÈRE (solennellement.) Écoute, ma fille. Ce seront là mes dernières paroles avant de te quitter.

La foi chrétienne que je t'ai donnée, pure et intacte, je l'ai reçue de ma mère, et ma mère l'avait reçue de sa mère, et derrière nous, depuis deux mille ans, une longue suite de mères fait le signe de la croix !

MADELEINE. Eh bien, maman ?

GRAND'MÈRE. Eh bien, ma fille, ton tour est venu, c'est toi le dernier anneau de cette chaîne vivante, et pour qu'après nous la suite de nos filles fasse ce même geste à travers les siècles, il faut que tu triomphes dans cette maison de ce que tu as de plus cher au monde !... Non, ne réponds pas... C'est nous, les mères, qui aurons sauvé l'humanité ! Ta fille est l'avenir qui dépend de toi !

MADELEINE (appuyant son front sur la main de sa mere.) Merci, maman !

(Daniel sort de la chambre à coucher, sa toilette achevée, en veston clair, tout pimpant, et tenant une manchette où il est en train d'ajuster le bouton.)

DANIEL. Tiens, bonne maman !... (remarquant leur gêne.) Qu'avez-vous donc ?

MADELEINE. Elle veut nous quitter, Daniel...

DANIEL. Déjà ?

MADELEINE. Embrassez-vous !

DANIEL. On m'autorise ?

GRAND'MÈRE. « A galoùn vàd », mon cher Daniel... (légère accolade.)

DANIEL. Oh ! moi... le breton... vous savez... depuis le temps... Mais vous, grand'mère, avant de retourner en votre Quimperlé, donnez-moi le temps

de vous régler ma dette !... A peine si, hier soir, j'ai vu glisser votre apparition... Vous permettez que je vous regarde un peu ? Elle n'a pas changé, grand'mère, jusqu'à la robe qui est toujours la même...

GRAND'MÈRE. Je suis de celles qui ne changent point, Daniel.

DANIEL. Ah ! je sais qu'on peut compter sur vous !... Que serait devenue ma pauvre Madeleine en mon absence, si vous n'étiez accourue ici ?

MADELEINE. Oh ! ça, c'est vrai !

GRAND'MÈRE. Laissons cela, moi je n'ai rien fait.

DANIEL. Comment, rien fait ? Sauver Florence, vous appelez ça rien ? Tenez, je n'ose même pas y penser encore !... J'aime mieux me dire que cette maladie fut un cauchemar de mes nuits étouffantes d'Océanie !

MADELEINE. Jamais, jamais tu n'imagineras mon épouvante, moi seule ici à cinq mille lieues de toi, et la vie de la petite à la merci d'un degré de fièvre de plus ou de moins !

GRAND'MÈRE. Il a plu à Dieu de sauver l'enfant, sachons lui en être reconnaissants...

DANIEL. Et à vous aussi, grand'mère, à vous aussi !...

GRAND'MÈRE (se retirant.) Je vous laisse causer...

DANIEL. Vous allez me faire croire que je vous fais fuir ?

MADELEINE. Mais reste un peu, il a raison...

GRAND'MÈRE (prétextant sa tenue de sortie.) Je ne suis même pas débarrassée... (elle sort.)

DANIEL (criant après elle.) Tâchez au moins de m'envoyer Florence... (à Madeleine.) Positivement, je la mets en fuite.

MADELEINE. Tu as oublié sa timidité... Cette pauvre maman, c'est un diamant brut...

DANIEL. Un diamant brut monté sur fer... Tu m'avoueras... et puis je ne sais... je lui trouve devant moi un air de contrainte...

MADELEINE. Bon ! je vais trahir... Florence et elle, à ce qu'il paraît, te préparent une surprise, et à moi aussi !

DANIEL. La chère petite !... Ça me fait penser... Où donc est ma caisse ? J'ai pourtant assez recommandé...

MADELEINE (la lui indiquant derrière le bureau.) Ici, ici, ton arche sainte !... J'ai fait tant de menaces à Maryvonne que la malheureuse n'ose plus passer qu'à deux mètres au large...

(Daniel traîne la caisse devant le bureau.)

MADELEINE. Eh bien, au jour, t'y reconnais-tu dans la vieille maison ? C'est ici que, pendant deux ans, on attendit le Prince Charmant... vingt-deux mois, six jours et trois heures !... Je crois que j'ai compté.

DANIEL. Non, non, tant que ça ?

MADELEINE. C'en est effrayant, n'est-ce pas ?... Et dire que je t'ai cédé à ta science, à une abstraction !... Si c'était à refaire !...

DANIEL (attendri.) Mon bon vieux cabinet de travail !... Il a rapetissé... J'en avais un en tiges de bambou à deux pas des fouilles, trois fois comme ça... C'est tout de même étrange de rentrer chez soi... C'est un rêve que je fais... Je me sens très vieux...

MADELEINE. Ne dis donc pas ça, tu me le ferais croire... C'est la faute de cette affreuse barbe... Tu n'es plus toi...

DANIEL. Oui, le tapis s'est usé depuis le temps... On est donc venu souvent chez moi ?... Ça, c'est gentil...

MADELEINE (troublée) Grand'mère voulait que j'en achète un neuf, moi j'ai refusé... (s'animant.) Le moindre objet qui portait ta trace m'était ami... Il y a de mes regards sur toutes ces choses... tu ne les vois pas ?

DANIEL. Le papier des murs a fané aussi... (tourné vers le buste de la cheminée.) Darwin a l'air encore plus maussade...

MADELEINE. La jalousie professionnelle !

DANIEL. Tiens, ma petite coupe d'albâtre qui est ébréchée ?

MADELEINE (désolée.) Oh ! tu as vu !... C'est Maryvonne en la nettoyant...

DANIEL. Attends, attends, il y avait là dans le coin des bouquins une certaine odeur de papier moisi...

MADELEINE. Qui te faisait venir les idées ? Oh ! je me souviens !

DANIEL. Oui, je m'accuse de cette faiblesse... (il gagne l'endroit.)

MADELEINE. Tu vas la retrouver... (riant.) Je n'y ai pas touché !... Eh bien, tu retrouves ?

DANIEL. Non, ce n'est plus ça...

MADELEINE. Mais tu deviens d'un mélancolique... Ta barbe déteint sur ton moral !... Quoi donc, voyons ?

DANIEL (après un instant de réflexion.) Tu ne trouves pas que Florence a quelque chose d'un peu exalté... comme un reste de fièvre ?

MADELEINE. Florence ? Mais non... C'est donc là le sujet qui te préoccupe ? Où prends-tu ça ?

DANIEL. Ses lettres là-bas... son attitude dans la voiture en venant de la gare... une impression.

MADELEINE. Je t'assure que Florence est tout à fait remise, c'est son deuxième mois de convalescence... D'ailleurs, le docteur l'a proclamé, (avec humeur.) ton cher Pompérac, c'est tout dire.

DANIEL. Bien, bien, tant mieux... Est-ce que sa surprise sera bientôt prête ?

MADELEINE. Patiente un peu !... Tu ne t'attendais pas à ce qu'elle fût demeurée aussi enfant, c'est ça, n'est-ce pas ?

DANIEL. Moi ? au contraire... Je ne la reconnais plus... c'est une demoiselle !... Seize ans déjà !

MADELEINE. La pauvre mignonne, elle a tant souffert ! Moins jolie, dis ?

DANIEL. Plus, beaucoup plus ! elle est belle maintenant ! La maladie a comme affiné ses grâces d'enfant... Sur le quai de la gare, en l'embrassant, j'ai craint de la briser comme une chose précieuse...

MADELEINE. Oh ! dis, tu ne vas pas me la prendre, ma grande fille ?

DANIEL. Te la prendre, comment ?

MADELEINE. Rien... je ne sais pas... Nous sommes devenues si bonnes amies. Dis-moi tout de même que tu ne vas pas me la prendre ?

DANIEL. Mais non, bien sûr !

MADELEINE. C'est que tu n'as pas l'air plus convaincu que ça...

DANIEL. Mais si, voyons... A quel propos cette appréhension ?

MADELEINE. Je t'accorde, en effet, qu'elle est assez folle !... Allons, embrasse-moi... embrasse ta Madelon ! (baiser discret.) Comment, c'est tout ? (nouveau baiser.) Elles sont déjà épuisées pour toi les ivresses du retour !... (sur un ton de reproche câlin.) C'est toi qui t'es endormi le premier. Si ! si !... c'est toi... J'étais si étourdie de bonheur que je tâtais doucement à mes côtés pour m'assurer que tu étais bien là... (elle lui murmure quelque chose à l'oreille, il fait signe que oui.) Vrai ?... toi aussi ?... Mon chéri, va ! (elle essuie une larme.)

DANIEL. Mais tu pleures, Madeleine ?

MADELEINE. Est-ce bête, les femmes, d'aimer comme ça !... (tendant l'oreille à un bruit de voix.) Voilà ton père avec le docteur... Vite, encore un !... (elle lui prend un dernier baiser, puis court ouvrir aux arrivants.) Entrez, bon papa... venez saluer le triomphateur !

(Le grand-père, suivi de Pompérac, se précipite dans la chambre.)

GRAND-PÈRE. Mon fieu !

DANIEL. Papa !

(Ils s'étreignent longuement.)

POMPÉRAC (accent du Midi.) Vive le grand homme !

GRAND-PÈRE. Que je te regarde !... La barbe ? Ça va ! La peau dorée ? J'y comptais bien !... Ma foi, une vraie mine de conquérant !

DANIEL (à Pompérac). Bonjour, mon vieux, je te dois une fameuse poignée de main !

POMPÉRAC (très ému au fond, mais affectant un maintien banal.) C'est bon, c'est bon...

GRAND-PÈRE (écartant Pompérac.) Oh ! vous, plus tard !... (se ressaisissant de Daniel.) A moi d'abord, à moi tout seul ! Non, ce qu'il est beau, ce qu'il est râblé mon professeur de zoologie ! Quelle enjambée depuis le lycée de Lorient à quatre mille cinq... Tiens, dans l'omnibus, tout à l'heure, deux messieurs se montraient ta photographie... oui, dans le *Matin*...

DANIEL. Où l'a-t-on prise ?

POMPÉRAC. Je ne te le dirai pas.

GRAND-PÈRE. Et ils n'en revenaient pas, les deux messieurs... pas même de lunettes !... Ils te trouvaient un air alerte d'officier d'Afrique... Ce que j'étais fier !... Embrasse-moi encore !

MADELEINE. Décidément, il n'y a plus de vieillards !

DANIEL. Ça, c'est vrai, père, je n'oserai plus me montrer à côté de toi : tu as dix ans de moins qu'à mon départ !

GRAND-PÈRE. Et pas mal de cheveux... et quelques dents... que j'ai de moins aussi... La bicoque

est bonne à démolir... Mais baste! mes enfants, tant que vous serez là... Viens ça, Madeleine, que je ne t'oublie pas... (il l'attire à lui et la baise au front, les tenant ainsi chacun d'une main) car, tu sais, fils, elle a été crâne, ta petite veuve, en ton absence...

MADELEINE. Ah! bon papa, mon deuil est levé!... N'est-ce pas que ça fait du bien ces moments-ci?...

(On frappe.)

DANIEL. Entrez...

(Maryvonne, en coiffe bretonne, apporte un monceau de lettres et de prospectus.)

GRAND'PÈRE. Qu'est-ce que c'est que ça?

MARYVONNE. Le courrier de Monsieur...

GRAND-PÈRE. Eh bien, mon petit... la voilà, la gloire!

DANIEL. Oui, parlons-en... une pluie de sauterelles!... Allez, ma fille...

MARYVONNE (perdant la tête sans aucune raison.) Oui, Monsieur... oui, Monsieur... (elle sort.)

POMPÉRAC. Tu feras bien de prendre un secrétaire...

GRAND-PÈRE. Jamais de la vie!... Je répondrai, moi, si tu n'as pas le temps... moi, ton papa, mais parfaitement...

DANIEL. Je t'en crois capable!...

MADELEINE. A propos, Daniel, j'oubliais de te dire... A neuf heures et demie, pendant que tu dormais, il est venu pour toi deux journalistes...

DANIEL. Autres moustiques!

MADELEINE. Je les ai renvoyés...

DANIEL. J'aime à le croire...

POMPÉRAC. Ça, c'est une gaffe !

MADELEINE. Ils reviendront après le déjeuner...

DANIEL. Ah ! les sauvages !... ils auront ma tête !

MADELEINE (au grand-père.) Vous m'excuserez... Toute la maison est sens-dessus-dessous...

GRAND-PÈRE. Allez, allez...

MADELEINE. Nous vous gardons à déjeuner.

(Elle sort.)

POMPÉRAC (aussitôt Madeleine sortie.) Daniel Servan, tu es un grand homme ! Ta découverte de Java, sais-tu ce que c'est ? La déclaration de faillite de Dieu.

GRAND-PÈRE. Le voilà qui commence !

DANIEL. Ne dis pas de bêtises...

POMPÉRAC. Il me semble pourtant que tu as fait la preuve : l'homme fils du singe, ça y est, cette fois !

GRAND-PÈRE. C'est entendu...

DANIEL. Cousin-germain, soyons exacts (indiquant le buste sur la cheminée.) Mais le père Darwin croyait en Dieu, et il a lancé la théorie.

POMPÉRAC. Tu ne vas pas, j'espère, mettre en balance vos deux opinions, ni vos mérites ? Pour se découvrir des ancêtres, il n'a eu, lui, qu'à se regarder dans la glace ! Et il n'a pu soutenir cet aspect, il en a demandé pardon à Dieu ! C'était un esprit timoré. A toi de tirer les conclusions, va jusqu'au bout.

DANIEL. Mais les déistes, mon bon ami, te diront que si Dieu n'a pas créé l'homme, il a créé le singe...

POMPÉRAC. Ça n'est pas vrai !

DANIEL. Soit; quand tu leur auras démontré qu'il n'a pas créé le singe non plus, ils reculeront la création un peu plus haut, et le tour est joué...

POMPÉRAC. Ah ! c'est trop fort !

DANIEL. Ainsi, tu vois, mon Pithécanthrope, s'il n'y avait que ça pour démolir Dieu...

GRAND-PÈRE. A la bonne heure !

POMPÉRAC. Ma parole, je te trouve étonnant !

DANIEL. Ce qui ne veut pas dire, mon pauvre papa, que je croie en Dieu, ni toi non plus...

POMPÉRAC. Faites de l'esprit ! L'Église ne s'y trompe pas, allez, et elle a raison. Lisez ses journaux de ce matin (il tire de sa poche la *Croix* et la *Libre Parole.*) C'est un pavé au milieu de la mare, toutes les grenouilles demandent sa tête ! On le traite d'Antéchrist ! Textuel, tenez.

DANIEL. Sont-ils stupides d'accepter la lutte sur ce terrain-là ! Si j'étais pape, je serais transformiste. Ce serait plus malin, et ils y viendront.

POMPÉRAC. Pie X a encore du chemin à faire ! En attendant, il y aura à Paris, l'année prochaine, un Congrès de la Libre-Pensée : tu nous le présideras !

DANIEL. Oh ! ça, mon vieux, j'aime mieux retourner chez les Javanais !

GRAND-PÈRE (à Pompérac.) Attrapez ça, monsieur le franc-maçon, qui ne regardez qu'à l'envers des choses !

POMPÉRAC. Ah! vous, je vous conseille de parler, voltairien honteux qui n'osez plus les regarder en face !

DANIEL. Dites donc, dites donc, vous faites-vous souvent de ces gentillesses ?

GRAND-PÈRE (bas, à Pompérac.) Énergumène... allez-vous ici apporter la guerre quand toute la famille est à la joie ?

POMPÉRAC. La guerre, c'est lui, à dater du jour de sa découverte !

GRAND-PÈRE. Allons, assez !... (à Daniel.) Conte-la un peu, ta découverte, ou je vais me fâcher...

(Il s'installe dans un fauteuil.)

POMPÉRAC. Parbleu, pour une fois, nous voilà d'accord.

GRAND-PÈRE. Allons, conte, et par le menu... Conte, je t'écoute.

DANIEL. Mon Dieu, papa... tu la connais suffisamment... Si tu savais combien j'ai hâte de parler d'autre chose !

GRAND-PÈRE. Ah ! ça, par exemple, ce serait le bouquet !... Comment, tu arrives...

(On frappe à la porte.)

DANIEL. Entrez ! entrez !

GRAND-PÈRE. Qui est-ce qui vient encore nous déranger ? (Maryvonne reparaît.) Mais vous nous ennuyez, ma fille... vous nous ennuyez !

MARYVONNE. Monsieur m'excusera... c'est un

commis de chez l'imprimeur qui apporte ça...

(Elle va pour remettre à Daniel une grande enveloppe, mais tombe en arrêt devant la caisse.)

DANIEL. Donnez, Maryvonne, donnez tout de même...

(Elle s'approche en faisant un circuit.)

DANIEL. Non, ça ne mord pas... (Daniel examine le contenu de l'enveloppe.) C'est bien... c'est bien...

MARYVONNE. Monsieur m'excusera... il demande comme ça que Monsieur lui rende... ah! mon Dieu, j'ai oublié le nom!

DANIEL. Sans vous troubler...?

MARYVONNE. Les... la... non, ça ne revient plus... Monsieur doit savoir...

DANIEL. Ah! les épreuves?... les premières épreuves qui sont corrigées?

MARYVONNE. C'est ça, c'est ça!... (au grand-père.) En v'là-t-y une chose à demander... Comme si on n'en avait pas chacun sa part!

DANIEL. Dites qu'on attende...

(Maryvonne sort.)

GRAND-PÈRE. Ah! ça, tu publies donc un livre?

DANIEL. Le compte-rendu de mes fouilles, simplement.

GRAND-PÈRE. Tout simplement!... Et tu ne dis rien!...

DANIEL. Oui, un journal que je tenais là-bas... (montrant Pompérac.) Cet animal-là s'est empressé d'aller le raconter à mon éditeur, et je n'ai plus eu de paix

à Java que je n'aie consenti à leur envoyer mon manuscrit...

GRAND-PÈRE. Et ton éditeur met sous presse, il ne perd pas de temps, le gaillard !

POMPÉRAC. On tire à trente mille, mes enfants, et le droit de traduction déjà vendu pour cinq pays !

GRAND-PÈRE. La gloire en plein ! Le baiser de la gloire !

DANIEL. Une fille publique qui vous saute à la bouche au coin d'une rue !... A peine débarqué à Marseille, j'y trouve des épreuves, et je les ai corrigées dans le train !... Où les ai-je donc mises? (Il tâte ses poches.)

POMPÉRAC. Tu as probablement changé d'habit...

DANIEL. Eh ! oui, parbleu... C'est toi que je devrais prendre comme secrétaire !

(Il sort à droite.)

POMPÉRAC (s'emparant de l'enveloppe sur le bureau.) Vous vouliez entendre le récit de ses fouilles, tenez, le voilà !

GRAND-PÈRE (se jetant sur les feuillets.) Donnez-moi ça !

(Ils se les disputent.)

POMPÉRAC. Ah ! non, pardon, moi j'ai un droif de priorité, je suis le parrain !

GRAND-PÈRE. Vous, vous savez, ne m'embêtez plus !

POMPÉRAC. Ça vous intéresse, vous, clérical ?

GRAND-PÈRE. Et puis, surtout, ne recommencez

plus devant mon fils vos abominables suggestions !...

(Chacun tire toujours sur l'enveloppe.)

POMPÉRAC. Faites attention, vous déchirez !

(Les feuillets se répandent par terre.)

GRAND-PÈRE. Laissez-moi voir !

POMPÉRAC. *L'Ancêtre de l'Homme !*

GRAND-PÈRE. C'est le titre, ça ?

POMPÉRAC. Et je crois qu'il est assez éloquent !... Tenez, justement, voilà le passage que vous souhaitiez, celui de la trouvaille !

GRAND-PÈRE. Où donc ?... où donc ?

POMPÉRAC. Ah ! non, pas de ça ! Si vous voulez, je lirai tout haut... mais je ne lâche point !

GRAND-PÈRE. Eh bien, marchez !

POMPÉRAC (le taquinant.) Vous y êtes, grand-père ?

GRAND-PÈRE. Oui, oui, j'y suis !

POMPÉRAC (lisant à haute voix.) « 17 octobre 1906. Les fouilles durent depuis quinze mois. Ce fut ce soir, à six heures vingt-cinq, à trente mètres sous terre, aux flambées des torches... J'avais poussé mes indigènes exténués par douze heures d'effort... Leurs torses nus luisaient dans le noir... la sueur fumait... des pioches cassaient... J'eus le sentiment que je touchais au but... »

GRAND-PÈRE. Crénom ! que c'est beau !

POMPÉRAC (lisant.) ... « Je me rappelle soudain qu'il y a cinq ans j'écrivis un article pour la *Revue des Sciences* où je disais que par 5-10 de latitude,

105-120 de longitude, des déductions géologiques autorisaient la supposition qu'on retrouverait l'Ancêtre, l'intermédiaire de la brute à l'homme, le fauve sans nom dont la pensée vague a pris conscience, le premier dont les bras velus se sont étirés vers l'avenir... »

GRAND-PÈRE. Le voilà, le génie !

POMPÉRAC (lisant.) ... « La terre profonde a tenu parole, mais la *Revue des Sciences* refusa l'article »... (s'interrompant.) Ce qu'ils font une tête à la *Revue !*... Je crois qu'il tient sa chaire au Collège de France !

GRAND-PÈRE. Daniel se présente au Collège de France ?

POMPÉRAC. Je le présente, moi !

GRAND-PÈRE (impatient, saisissant les feuillets.) Allons, allons, donnez-moi ça ! (reprenant la lecture) ... « Huit heures et demie. Les indices fossiles se multiplient. Nous entamons la couche auguste, archiséculaire. Je reverrai toujours Kalouba, mon plus jeune coolis, un gamin, des reflets de torche sur sa face rouge, ses sourcils épais faisant ombre, et ses prunelles vives comme du cristal, où s'intensifiait toute la scène. Soudain, une pierre qui roule, un cri de Kalouba !... La pioche mettait à découvert une cavité... Je me penche, j'agrandis l'accès, et alors... à la vue de ce qui s'offrit à moi, je ne pus, je l'avoue, me défendre d'un frisson sacré : un crâne presque intact, bombé déjà... extraordinaire... dont les orbites vides s'emplirent pour moi d'un regard ancien, trouble, infini... plongeant à travers des

myriades de siècles... l'Ancêtre, l'Ancêtre qui nous attendait, fidèle au rendez-vous de la science...

POMPÉRAC. Ah! nom de Dieu!

GRAND-PÈRE. Ah! mon ami!

DANIEL (à la porte du fond et parlant encore vers l'extérieur.) ... Oui, pour la fin de la semaine, sans faute... Dites à M. Alcan qu'il pourra tirer dans quinze jours. Adieu, mon garçon. (Il referme la porte et rentre.)

GRAND-PÈRE. Mon petit!... mon petit!... Je la connais, maintenant, ton histoire... c'est toi qui viens de nous la raconter!

DANIEL. Hein?... quoi?...

POMPÉRAC. Qu'est-ce que je disais? C'est une ère nouvelle qui commence... C'est l'homme qui refait le monde sans Dieu!

DANIEL. D'abord, vous êtes des indiscrets... mais je vais peut-être avoir la paix... Et puis, maintenant, passons à autre chose.

(Il met un genou en terre devant la caisse, et tandis qu'il l'ouvre :)

GRAND-PÈRE. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

DANIEL (à Pompérac.) Rends-toi utile... Ouvre-moi un peu cette vitrine... (Il la désigne et en remet la clé à Pompérac, puis, avec d'extrêmes précautions, il retire de la caisse plusieurs paquets enroulés d'ouate.)

GRAND-PÈRE. Qu'est-ce que c'est que ça? Pourquoi de l'ouate? C'est donc fragile?

DANIEL (à Pompérac.) Eh bien, ça y est?

POMPÉRAC (s'excrimant à la serrure de la vitrine.) Minute... minute... Elle s'est faite dure à la détente...

DANIEL (allant déposer dans la vitrine deux des paquets.) Ça, mes amis, ce n'est pas pour vous...

GRAND-PÈRE. Daniel ?... Daniel ?... Ce sont tes fossiles ?

POMPÉRAC. Eh ! parbleu, c'est le Pithécanthrope !

(Ils assiègent Daniel.)

GRAND-PÈRE. Mais fais-nous voir !

DANIEL. Ne me touchez pas !

POMPERAC. Oh ! pas de quartier !... Et puis tout de suite !... Déballe ! déballe !

DANIEL. Non! pas maintenant. Quand nous serons seuls et sûrs d'avoir du temps devant nous... Il y faut des soins, des soins infinis... Ça tombe en poussière au moindre souffle... Depuis Java, je n'ai pas quitté cette caisse-là des yeux ! (Il referme la vitrine.)

GRAND-PÈRE. C'est vrai, mon petit ?... Il est là-dedans, celui-là même dont nous venons de lire...

DANIEL. Celui-là même. (Il se penche de nouveau sur la caisse et en retire d'autres paquets.) Tiens, père, si tu veux ouvrir des paquets, j'ai ton affaire...

GRAND-PÈRE. Attends, attends... tu me fais passer par des émotions...

DANIEL (lui tendant un paquet.) Pose sur la table.

GRAND-PÈRE. On peut toucher? (le flairant.) Ça sent l'Orient... les aromates...

DANIEL. Et ça encore....

GRAND-PÈRE. Oui, ça évoque des barques fastueuses sur des mers de pourpre... et des quais encombrés de trésors...

DANIEL. Oh ! oh !... l'Orient d'il y a cent ans, l'Orient de ceux qui n'y sont pas allés. Mais le chétif village de Trinil... ce n'est pas Golconde que je vous rapporte... Quelques babioles.

GRAND-PÈRE. Quoi ! des cadeaux ?... Mais il pense à tout, ce garçon-là !... Des fils comme toi, on n'en fait plus !

DANIEL (refermant la caisse.) C'est ta faute, papa, tu gardes la recette... Là, je crois que maintenant je peux appeler tout mon petit monde...

POMPÉRAC (penché sous le bureau.) Minute ... minute...

DANIEL. Qu'est-ce que tu fais donc là-dessous ?

GRAND-PÈRE. Des fouilles aussi : la concurrence !

POMPÉRAC. Oh ! j'ai trouvé aussi beau que lui !

DANIEL. Sous mon bureau ?

POMPÉRAC. Une petite surprise complémentaire...

DANIEL. Qu'est-ce que c'est que ça ?

POMPÉRAC (jetant un gant noir sur le bureau.) Un gant, m'est avis.

DANIEL. A Madeleine, sans doute...

POMPÉRAC. Les dames, que je sache, ne portent guère des gants de soie noire...

GPAND-PÈRE. Montrez-moi ça !

POMPERAC (essayant le gant.) C'est une pointure d'homme...

GRAND-PÈRE. Oui, c'est à moi...

POMPÉRAC. Jamais de la vie !... On vous voit les mains nues en plein hiver !

DANIEL. Mais c'est vrai, père! (à Pompérac.) D'où tu conclus?

POMPÉRAC (levant en l'air sa main gantée.) Oh! c'est tout simple : la main du prêtre!

GRAND-PÈRE. Imbécile, va!

POMPÉRAC retirant le gant et s'essuyant la main avec son mouchoir.) Tu le donneras à ta femme pour qu'elle le lui rende!

DANIEL. Et puis après? Je sais bien que Madeleine reçoit ses visites.

POMPÉRAC. Mais comment donc! Tu l'avais installé chez toi avant son départ.... Ce n'est pas gentil d'être revenu lui reprendre cette chambre, à ce cher abbé...

GRAND-PÈRE. Voulez-vous nous laisser tranquilles!

DANIEL. Lui reprendre cette chambre?

POMPÉRAC. Mais naturellement, ce n'est pas au salon que tu as trouvé ce gant, c'est ici, chez toi, dans ton cabinet...

DANIEL. Eh bien? eh bien?

GRAND-PÈRE. Ne l'écoute plus!

POMPÉRAC. Rien là, en effet, qui te doive surprendre... vu l'affectation de ton cabinet...

DANIEL. L'affectation de mon cabinet?

GRAND-PÈRE. Voulez-vous vous taire à la fin!

POMPÉRAC. Comment, tu ignores? Ah! elle est bien bonne!

GRAND-PÈRE. Vous commettez là une mauvaise action!

DANIEL (à Pompérac.) Mais parle ! parle ! Qu'avait-on fait de mon cabinet ?

POMPÉRAC. Mais un oratoire ! C'est la fable de tout Paris !

DANIEL. Un oratoire ? Ça n'est pas vrai !

GRAND-PÈRE. Tu as bien raison... Il grossit la chose à des proportions...

POMPÉRAC. Mettons une chapelle, si vous préférez... (indiquant, par la fenêtre, Saint-Étienne-du-Mont.) une dépendance de l'église d'en face... (indiquant le plafond.) Là-haut se balançait une veilleuse... le lampion du sanctuaire... quoi ! Tiens, on voit encore le crochet...

DANIEL. C'est vrai, cette histoire ?

POMPÉRAC. Comment, si c'est vrai ? Attends un peu... Ici, c'était le crucifix... (il décroche le tableau de Rembrandt) et la preuve... le dessin en est imprimé au mur... Tu penses, pendant deux ans, le papier a déteint tout autour. Il ne songeait pas qu'on irait voir... Le gros malin !

GRAND-PÈRE. Vas-tu t'occuper de ces misères ?

DANIEL. Non, laisse-moi, père !

POMPÉRAC. Regarde, regarde, ça ne coûte rien...

DANIEL (vérifiant.) Ah ! par exemple !

POMPÉRAC (montrant la cheminée.) Ici, à la place de Darwin, c'était la Sainte Vierge ! (montrant la fenêtre.) Et là, les carreaux étaient tendus d'un papier d'azur avec des anges, ça faisait vitrail... et ça tamisait dans toute la pièce un jour voilé... c'était un rêve...

GRAND-PÈRE. C'est du roman de chez la portière !

POMPÉRAC. Renifle un peu, tu ne sens pas l'encens ? Un grain en brûlait dans ta coupe d'albâtre...

DANIEL (à lui-même.) C'était donc ça !...

GRAND-PÈRE. Qu'est-ce qu'il en sait ?

POMPÉRAC. Moi, ce que j'en sais ? Un jour que j'étais venu emprunter un livre, à l'improviste... car on me recevait toujours ailleurs... je trouvai l'homme noir debout ici... à côté de sa fille qui était agenouillée sur un prie-Dieu devant le Christ... Ça faisait tableau... un tableau à la Zurbaran... on aurait dit qu'il lui buvait l'âme... qu'il la humait... qu'il s'en délectait...

GRAND-PÈRE. En voilà assez !

POMPÉRAC. Et la mise en scène macabre pendant la maladie de l'enfant, tu l'ignores aussi ? C'est miracle qu'ils ne te l'aient pas tuée !

DANIEL (bondissant.) Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

GRAND-PÈRE. Je vais te le dire ! Ta femme et sa mère ont soigné Florence comme on ne ferait pas pour la fille d'un roi ! Leur dévouement fut inlassable !... (à Pompérac.) Ah ! je conçois que cette vertu vous gêne !...

POMPÉRAC. Et l'infirmière, oui, la religieuse à grande machine blanche (il figure une coiffe.) montant la garde au pied du lit, de jour et de nuit, avec son teint cadavérique éclairé à la flamme des cierges, plantés par terre comme auprès d'une bière !... Et les oraisons qu'on marmottait !... et l'eau de Lourdes par petites cuillerées !

GRAND-PÈRE. Ça n'est pas vrai !

POMPÉRAC. Je la faisais au moins stériliser... Il fallait élever son âme à Dieu !... Dieu la sauverait, pas le docteur !... Il fallait offrir toutes ses souffrances pour ses péchés, la pauvre petite, (frappant Daniel sur l'épaule.) et pour ceux des autres, mécréant ! Comprends-tu maintenant ce qu'on peut tirer d'une maladie ?

GRAND-PÈRE. Ce que vous dites là est une infamie ! La petite Florence adore son père !

POMPÉRAC. Raison de plus pour faire son salut ! (à Daniel.) Si tu ne réponds pas à un pareil zèle, tu as la conversion récalcitrante, et si ta fille n'est ni morte ni folle, n'en remercie pas le bon Dieu du prêtre !

DANIEL (frémissant.) Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ?

GRAND-PÈRE. Ce forcené exagère tout ! Veux-tu me permettre de rétablir...

DANIEL (à Pompérac.) Toi, du moins, tu aurais dû m'écrire !

POMPÉRAC. Moi, me mêler de tes affaires intimes ! Moi, me faire le mouchard de ta femme !

DANIEL. Ma femme n'est pour rien dans ce complot ! C'est l'œuvre de sa mère, de cette Kéroul qui s'est révélée une fanatique !

GRAND-PÈRE. Permets... permets...

POMPÉRAC. Mais non... mais non... « c'est une sainte veuve, une grande sincère », comme tu disais, « respectons la religion des femmes ! »

GRAND-PÈRE. Mais parfaitement ! Mme Kéroul a de la grandeur !... En d'autres temps elle aurait été janséniste, en d'autres pays elle serait puritaine... Elle prend ses croyances au pied de la lettre (à Daniel.) C'est la vraie chrétienne, ça, vois-tu !

DANIEL. Alors, tant pis pour le christianisme !...

GRAND-PÈRE. Qu'est-ce que tu dis ?

POMPÉRAC. Voilà où mène la religion quand on ne lui oppose aucune entrave ! C'est la pire folie de l'humanité !

GRAND-PÈRE. Voulez-vous vous taire !... Il y a des dévotes dans toutes les familles... Et en Bretagne donc !... en Bretagne !... Je voudrais vous y voir si vous étiez marié !...

POMPÉRAC. Ça ne traînerait pas !... Je suis du Midi !...

GRAND-PÈRE. Que diantre aussi !... Avec un peu de philosophie, un peu de doigté, on sait ne pas voir, et tout s'arrange !

POMPÉRAC. Mais comment donc !... Fermons les yeux !... Ne gênons pas le prêtre !... « C'est le préposé aux illusions », comme tu disais, « un fonctionnaire, un fournisseur »... Tu vois maintenant de quelle marchandise !...

GRAND-PÈRE. Ah ! vous, tenez, vous n'êtes qu'une doublure de clérical, (indiquant le gant sur la table.) un gant retourné ! Mais eux ou vous, c'est toujours la même paire de gants !

POMPÉRAC. Et vous, votre redingote de libre-penseur est découpée dans une soutane ! Vous n'osez

pas aller à la messe, mais vous mourrez goupillonné! (à Daniel.) De quoi te plains-tu ? Tu vas chercher la vérité au fin bout du monde pour en nourrir le commun des hommes, mais à ton foyer, pour les tiens, tu cultives un mensonge de choix! L'époux de ta femme, le père de ta fille, ce n'est plus toi, c'est le curé !

GRAND-PÈRE. Écoutez-le... écoutez-le !...

DANIEL (avec un grand effort.) Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai pu me tromper ! Je n'en rougis pas, j'ai cru agir au mieux de mes devoirs envers ma femme et envers ma fille... Oui, moi athée, j'ai estimé qu'il fallait aux femmes, en dehors de la science, la consolation d'une foi religieuse...

GRAND-PÈRE. C'est évident !

DANIEL. ...Et j'ai fait deux parts dans la vie morale de ma famille, l'une pour les femmes, l'autre pour moi, je le reconnais.

POMPÉRAC. C'est ce que je disais, le prêtre a mangé la part des femmes !

GRAND-PÈRE. Vous trouvez ça drôle?

POMPÉRAC. Pas drôle pour lui !

DANIEL. ...C'est moi, en effet, qui leur ai choisi l'abbé Godule, il y a des années (à Pompérac.) Tu ne m'accuseras pas d'incurie : protestant ou juif incrédule, j'aurais mis le même soin au choix d'un pasteur ou d'un rabbin. J'estimais que la science, pour gagner les femmes, devait s'en remettre à la force du temps et de la vérité. Et, en attendant, je comptais que ce prêtre, judicieusement choisi par moi, ne travaillerait pas en sens inverse...

POMPÉRAC. Parbleu ! il allait prêcher contre son saint !

GRAND-PÈRE. Taisez-vous donc !

DANIEL. ... C'est ici que j'avoue mon étonnement. On nous donnait l'abbé Godule pour un prêtre des plus conciliants... tu t'en souviens, père ?

GRAND-PÈRE. Mais parfaitement ! Il a même eu des difficultés avec Rome. C'est un libéral.

POMPÉRAC Un libéral ? Je n'en connais qu'un : celui qui se défroque !

GRAND-PÈRE On ne peut pas causer avec vous !

DANIEL. Toujours est-il que c'est un esprit des plus cultivés... de la Congrégation de l'Oratoire...

POMPÉRAC. Qu'il a transporté dans ton cabinet !

DANIEL. ... Et qui publiait une revue critique d'études religieuses des plus remarquables...

POMPÉRAC. Qui vient de lui valoir une belle promotion : directeur de l'Institut Catholique !

DANIEL. Godule ?

POMPÉRAC. Rien que ça !... Voilà comment Rome l'a frappé : c'est un jésuite !

GRAND-PÈRE. Naturellement !

POMPÉRAC. Je sais ce que je dis : le *révérend père* est un de ces ecclésiastiques frottés de savoir que l'Église répand dans le monde pour se renseigner sur ses adversaires...

GRAND-PÈRE. Jamais de la vie !

POMPÉRAC. ...Et tant qu'à introduire le diable chez soi, mieux valait prendre une bonne bête de curé de quartier !

GRAND-PÈRE. Laissez-nous tranquilles ! Toute cette histoire peut se ramener à presque rien ! Je te la conterai, il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

DANIEL. Je te demande pardon. Ces oripeaux dans mon cabinet... cette exaltation autour de ma fille...

GRAND-PÈRE. Mais rien du tout !

DANIEL. ...Si ces révélations se confirment, je vois surgir un grave péril, un très grave péril pour mon enfant, et je brusquerai ma résolution. Je ne pensais pas y venir sitôt.

GRAND-PÈRE. Quelle résolution ? Qu'est-ce que tu chantes ?

DANIEL. Oui... oui... enfin, pendant ces deux ans de solitude, j'ai réfléchi.

GRAND-PÈRE. Réfléchi à quoi ?

DANIEL. Nous en recauserons, père. Tout dépendra de l'état dans lequel je vais retrouver ma fille.

GRAND-PÈRE. Mais rien du tout ! Mais rien du tout !

POMPÉRAC. Vous allez voir que sa découverte va le convertir ! A tout foyer une seule croyance !

GRAND-PÈRE. Voulez-vous vous taire, ou je me fâche ?

DANIEL. Oui, oui, tais-toi ! Tu me gâtes les idées dont j'ai envie !

POMPÉRAC. Ça t'embête, n'est-ce pas, que j'aie raison ?

DANIEL. Oui, ça m'embête !

GRAND-PÈRE (à Pompérac.) Assez, à la fin !... Vous êtes en train d'affoler ce garçon !... (à Daniel.) La

question religieuse, ça n'a pas l'ombre d'une importance... ça n'existe pas ! (à Pompérac.) Vous la créez !... (à Daniel.) La foi aujourd'hui n'est plus qu'une cendre qui s'éteint... Si tu la remues, le feu dévorera toute la maison !

POMPÉRAC. A la bonne heure ! Laissons couver !... Sa fille n'a encore réchappé qu'une fois... Et quand elle se découvrira un entraînement irrésistible pour le cloître...

MARYVONNE (se précipitant dans la chambre.) Monsieur ! Monsieur !... c'est Mademoiselle !...

DANIEL (effrayé.) Quoi ? Qu'y a-t-il ?

MARYVONNE. C'est la surprise, la surprise donc ! (à Madeleine, qui paraît à gauche, accourant aux cris.) Ah ! Madame ! Si Madame savait comme elle est belle !...

DANIEL. Eh bien, ma fille, ce n'est pas une raison pour vous oublier. Vous m'avez fait peur avec ces façons... (voyant Maryvonne qui ferme les rideaux de la fenêtre.) Qu'est-ce que vous faites ?

MARYVONNE. Monsieur m'excusera... Mademoiselle veut qu'on tire les rideaux... Ça sera plus beau !...

DANIEL. Non, non, laissez... (à Madeleine.) Que signifient ces extravagances ?

MADELEINE. Mais je n'en sais rien, je n'en sais pas plus que toi... Florence s'est enfermée dans sa chambre avec grand'mère.

GRAND-PÈRE (aidant Maryvonne à tirer les rideaux.) Allons, allons, il faut lui passer sa fantaisie à cette enfant... Si c'est nécessaire à sa surprise ?...

(Une lourde pénombre s'est faite dans la chambre.)

MARYVONNE. Et Mademoiselle a dit comme ça qu'il fallait s'asseoir... elle veut que tout le monde soit assis !

GRAND-PÈRE. Asseyons-nous !

MADELEINE. Allons, Daniel, obéissons, puisque c'est elle...

GRAND-PÈRE. Et vous, là-bas, docteur... assis ! assis !... pas d'exception ! Je fais la police... (tout le monde est assis.) Là, nous sommes prêts.

MARYVONNE (à la porte de l'antichambre, parlant au dehors.) On peut entrer !

(Elle ouvre la porte à deux battants... Florence apparaît vêtue tout entière en mousseline blanche, un voile sur la tête, un ruban de faille bleue autour du cou, son bouquet de fleurs blanches d'une main, et de l'autre un cierge allumé qui l'entoure d'une gloire de lumière au milieu de l'ombre.)

GRAND'MÈRE (la poussant doucement dans la chambre. Voici notre petite enfant de Marie...

(Florence glisse de quelques pas vers son père, très émue, les yeux baissés, se recueillant dans sa joie mystique. Stupeur générale, silence glacial.)

GRAND'MÈRE (stimulant Florence par derrière.) Allons, maintenant.

FLORENCE (récitant d'une voix tremblotante d'émotion.) Mon cher papa... je vous souhaite un heureux retour à la maison... C'est une grande fille que vous y retrouvez... qui saura remplir tous ses devoirs... envers ses parents et envers son Dieu !...

DANIEL (à Madeleine.) Que signifie cette cérémonie ?

MADELEINE. Je n'y comprends rien...

FLORENCE (à son père) Me trouves-tu belle ?... J'ai voulu que tu me voies avec cette robe parce qu'au couvent on m'appelle déjà la « petite religieuse »...

DANIEL (se levant brusquement.) En voilà assez !... Ouvrez les rideaux !... Emmenez cette enfant !

FLORENCE (éplorée.) Oh ! papa, tu ne me trouves pas belle...

GRAND'MÈRE. Comment, Madeleine, c'est là ton accueil ?

MADELEINE. Mais si... maman... mais si... C'est toi...

GRAND'MÈRE. J'ai donné la robe, je saurai la reprendre !

DANIEL. Qu'on lui ôte cette robe !... (à Madeleine.) Ouvre les rideaux et éteins ce cierge !

(Tout le monde maintenant parle en même temps.)

GRAND-PÈRE (voulant sauver la situation.) Mais elle est ravissante... elle est exquise !

POMPÉRAC (glapissant.) Qu'est-ce que je disais ? la prise de voile !

GRAND'MÈRE. Respectez notre foi, monsieur !...

(Madeleine éteint le cierge, ténèbres complètes.)

DANIEL (tout à fait en colère.) Voulez-vous ouvrir ces rideaux !

MADELEINE. Voyons, Maryvonne !

MARYVONNE (affolée) Je trouve plus le cordon !...

DANIEL. Vous, grand'mère, vous me paierez ça !

(Florence fond en larmes.)

GRAND'MÈRE. Vous n'avez pas honte de faire pleurer cette petite sainte !

GRAND-PÈRE (se lamentant.) Quelle bête d'histoire !... Non, croyez-vous !

DANIEL (se précipitant vers la fenêtre.) Voulez-vous ouvrir ces rideaux !... Voulez-vous ouvrir ces rideaux !

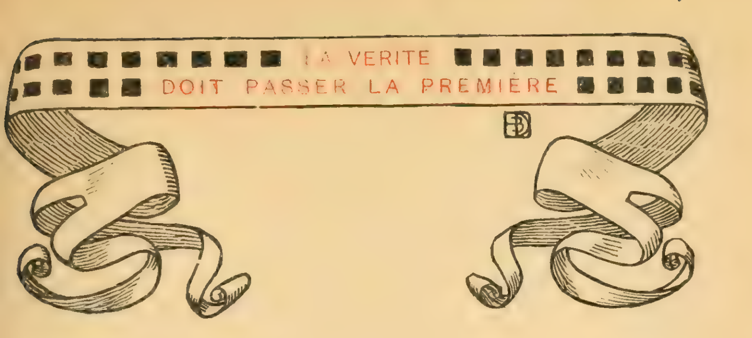
FLORENCE (laissant tomber son bouquet à terre.) Il n'a pas compris... il n'a pas compris...

(Plusieurs sièges sont renversés, on trébuche sur la caisse, brouhaha général dans les ténèbres.)

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

La toile s'étant relevée presque aussitôt, on aperçoit Daniel qui arpente toujours fiévreusement le cabinet de travail en désordre. Il va, par impatience, ouvrir la porte de l'antichambre, écoute un instant, puis la ferme, gagne la fenêtre, s'y dresse, à l'un des angles, sur la pointe des pieds, tâche d'apercevoir jusqu'à la rue, fait une moue de mépris, hausse les épaules, s'éloigne... Il avise par terre le bouquet blanc de Florence, épave de la querelle, le ramasse, le considère, dit à mi-voix : « Pauvre petite ! » et va le déposer sur la cheminée. Le grand-père, anxieux, se jette dans la chambre.



GRAND-PÈRE. La voiture est là... Elle va partir... Descends au moins lui dire adieu !

DANIEL. Ah ! palsambleu !... il ne manquerait plus que ça !

GRAND-PÈRE. Je te dis que tu as tort... que nous avons tort de laisser aux chrétiens la spécialité des beaux mouvements... Cette malheureuse robe, elle l'a achetée sur ses deniers... elle n'est pas riche !... Allons, descends !

DANIEL. Ah ! parlons-en de son dévouement !... Je retrouve ma fille dans un bel état !

GRAND-PÈRE. Dépêche-toi de descendre !... il est temps encore !... Je viens de voir ta femme penchée à la portière de ce triste fiacre qui emmène sa mère comme une victime. Et ta femme pleure... elle est mortifiée... (bruit au dehors, il se hausse sur les pieds à l'angle de la fenêtre.) On charge la malle... Daniel, mon petit...

DANIEL. Il n'y a rien de commun entre elle et sa mère !

GRAND-PÈRE. Il y a toujours dans toute âme de fille... (bruit au dehors.) On ferme la portière !... Mets-toi à la fenêtre !... un simple geste !...

(Bruit d'une voiture qui démarre.)

Trop tard !... trop tard !... Voilà un souvenir entre toi et ta femme !...

DANIEL. Bon voyage !... bon débarras ! Et sais-tu pourquoi cette petite fête... oui, pourquoi on faisait de Florence une enfant de Marie, quitte à lui détraquer le cerveau ?... Je viens de l'apprendre par Pompérac...

GRAND-PÈRE. Laisse-moi tranquille !

DANIEL. Parce que à Saint-Étienne-du-Mont (il montre l'église par la fenêtre.) là, à côté, dimanche prochain, il y a une procession expiatoire... où l'on comptait afficher ma fille !... pour protester contre la nouvelle loi sur l'enseignement congréganiste !... La haine de la science et de la vérité !

GRAND-PÈRE. Écoute-moi, mon petit... Veux-tu m'écouter !... veux-tu t'arrêter... au lieu de faire le lion en cage !... Ta femme va remonter. Une seule attitude de toi à elle peut tout sauver. Tu vas la revoir comme si rien ne s'était passé...

DANIEL. Même l'oratoire ?

GRAND-PÈRE. Même l'oratoire ! Rien !... rien !... te dis-je. Finissons-en de cette bête d'affaire. Tu vas distribuer tes cadeaux. Nous parlerons de ton voyage,

et tout à l'heure nous déjeunerons, tous de bon cœur.

DANIEL. Mon pauvre papa, nous sommes loin de compte...

(Il s'est assis à son bureau, a tracé deux mots sur sa carte de visite, la glisse dans l'enveloppe, plie le gant noir de l'abbé et l'insère dans l'enveloppe.)

GRAND-PÈRE. Qu'est-ce que tu fais ? (par-dessus l'épaule de Daniel, il lit l'adresse que celui-ci trace sur l'enveloppe.) Tu envoies ce gant à l'abbé Godule ?... Mais tu es fou !

DANIEL. Je ne peux pourtant pas le garder pour moi !...

GRAND-PÈRE (s'emparant de l'enveloppe.) ... Mais jette au panier !... jette au panier !...

DANIEL (voulant la reprendre.) Non, père, je t'en prie !...

GRAND-PÈRE (montrant l'adresse.) Il n'habite plus là... c'est rue Cujas...

DANIEL. Ah ! délicieux !... il s'est encore rapproché de nous !...

GRAND-PÈRE (retirant la carte de l'enveloppe.) Et cette carte avec : ... « Daniel Servan, de retour chez lui... » Mais ça n'a pas deux sens cela !

DANIEL. Je l'espère bien !

GRAND-PÈRE. Et souligné !... Tu as souligné !

DANIEL. J'ai souligné !

GRAND-PÈRE. Mais c'est la guerre que tu lui déclares ! Tu veux la guerre !

DANIEL (lui arrachant la carte.) Je suis tout prêt.

(Madeleine paraît.)

GRAND-PÈRE. Fais attention !

DANIEL (à Madeleine.) Je t'attends, Madeleine.

GRAND-PÈRE (affectant une grande jovialité.) A la bonne heure !... Et sais-tu pourquoi nous t'attendons ? Il me racontait son voyage... C'est prodigieux... Et il nous rapporte des trésors... Appelle Florence... On va faire la distribution... Allons, allons, tout le monde en fête !

(Madeleine le regarde, interloquée, sentant que toute cette liesse sonne faux.)

DANIEL (appuyant.) Laisse-nous, papa... laisse-nous, je te prie !

GRAND-PÈRE (battant en retraite vers la porte.) Eh bien, alors, c'est moi qui vais chercher la petite... Et je dis qu'on presse le déjeuner... tu permets, Madeleine ?... Il m'a poussé un de ces appétits... (bas à Daniel qui tient pour lui la porte ouverte.) Pèse tous tes mots !

(Il sort et Daniel referme la porte.)

MADELEINE. Pardon, Daniel...

DANIEL. Comment va l'enfant ?

MADELEINE. Elle est calmée, tout à fait calmée... Cette pauvre maman, elle pensait bien faire... Et tu vois, d'elle-même elle s'est retirée pour ne pas compromettre notre repas de fête...

DANIEL. Écoute, Madeleine, je tâcherai de me souvenir, en parlant d'elle, qu'elle est ta mère. C'est le plus grand effort dont je sois capable en ce moment-ci.

MADELEINE (se laissant tomber sur une chaise.) Oh !... tu

lui en veux... et à moi aussi... Je n'y étais pour rien dans cette surprise.

DANIEL. Il ne s'agit pas de ça !... L'état de Florence est extrêmement grave. Elle est menacée de névrose mystique ! Et il y a de quoi !... Je sais tout, Madeleine, tout ce qui s'est passé en mon absence. Et j'en suis peiné profondément.

MADELEINE. Quoi ?... qu'est-ce que c'est ?

DANIEL. Les machinations inqualifiables ourdies ici pour m'enlever ma fille !

MADELEINE (stupéfaite.) Machinations ?...

DANIEL. Je connais le coupable.

MADELEINE. Qui ?... quel coupable ?

DANIEL. Tu ne devines pas ? (lui présentant le gant de l'abbé.) Regarde, Madeleine, on l'a trouvé là.

MADELEINE (troublée.) L'abbé est venu hier... je ne m'en cache pas.

DANIEL (remettant le gant dans l'enveloppe.) Donner un coup d'œil dans mon cabinet pour s'assurer que tout était remis en place.

MADELEINE (se levant.) Ah !... Pompérac !... Naturellement !

DANIEL. C'était donc vrai ?

MADELEINE. Veux-tu me permettre de me défendre, et de te dire, moi, exactement la vérité ?

DANIEL. Rassieds-toi...

MADELEINE. Non !... C'est vrai, qu'en effet, un jour que le docteur est entré ici... il ne se gênait pas !... il faisait comme chez lui !...

DANIEL. Pour prendre un livre !... C'est mon ami...

MADELEINE. ...Je t'assure que sans ça il y a beau temps...

DANIEL. Allons, au fait.

MADELEINE. ...C'est vrai que cette chambre avait subi une transformation...

DANIEL. Une lampe d'église... des vitraux de papier...

MADELEINE. Oui, c'est exact...

DANIEL (*sur un ton de reproche intime.*) Et ma petite coupe qui est ébréchée !

MADELEINE. ...Oui, oui, c'est vrai... Mais le père Godule n'y avait aucune part, ça, je te l'affirme ! Il en a été fort contrarié... J'aime autant te l'avouer, c'était ma mère.

DANIEL. Et tu autorisais ce travestissement !

MADELEINE. Il s'est accompli à mon insu ! J'étais sortie faire des visites... Tu me crois, j'espère ?

DANIEL. Plus que tu ne penses.

MADELEINE. Moi, dès le lendemain, je fis disparaître ces objets... gratter les vitres... et rétablir tout comme auparavant.

DANIEL. Tu as fait cependant une exception dans ce débarras ?

(*Il indique le tableau de Rembrandt.*)

MADELEINE. Je vois que ton ami perquisitionne consciencieusement !

DANIEL. Pourquoi le crucifix est-il resté là ? Pourquoi venait-on dans mon cabinet ?

MADELEINE. C'était Florence ! Elle m'avait de-

mandé la permission d'y écrire ses devoirs... Aurais-tu voulu que je la lui refuse? Elle y vint aussi pour ses lectures pieuses, ses méditations de catéchisme... Elle tenait beaucoup à ce crucifix. Il ne déparait pas ton cabinet : tu es chrétien aussi à ta manière.

DANIEL. Des lectures pieuses!... des méditations!... Est-ce qu'une enfant a besoin de tout ça? Tu ne vois donc pas ce qu'on fait de ta fille?

MADELEINE. Ceci, mon ami, me regarde, moi. Florence a une âme des plus ferventes.

DANIEL. Insensée que tu es! Que diras-tu quand ta Florence se sera mis en tête de prendre le voile?

MADELEINE (sursautant.) Ah! ça, jamais!... Jamais Florence...

DANIEL. ...Ce jour peut venir. D'autres font tout pour le hâter!... Toi-même, malheureuse, tu as toléré lors de sa maladie la plus pernicieuse conspiration!... Ces cierges!... ces oraisons!... cette religieuse!...

MADELEINE. Une garde-malade!... Florence elle-même la réclamait les larmes aux yeux!... elle ne se laissait toucher que par elle!...

DANIEL. Et elle contemplait en cette blanche figure penchée sur elle, à toutes les heures, le modèle vivant de la vie parfaite!... l'incarnation de son rêve ardent qu'elle nous cache encore, mais qui bientôt éclatera sur nous comme un désastre!

MADELEINE. Jamais!... jamais!... Tu perds la tête à tout propos!... N'insiste plus. S'il y avait danger, je crois que je suis là!

DANIEL. Et moi aussi. Mais ne sens-tu pas que si nous avons même inquiétude, c'est que nous avons même intérêt? (geste évasif de Madeleine.) Eh bien, alors? C'était si simple de me consulter... ou tout au moins de me renseigner sur des évènements de cette gravité !... Pourquoi ce silence?... Pourquoi ce mystère?... Dans toutes tes lettres, pas un bout de phrase qui pût éveiller... pas une seule fois !

MADELEINE (d'une assurance grave et candide.) Pourquoi, Daniel?... Mais tu le sais bien ! Parce que de tout temps, depuis notre mariage, tu m'as interdit absolument de jamais te parler de choses religieuses...

(Un temps.)

DANIEL. Oui, c'est ma faute... (un temps.) Regrettes-tu ce pacte que je t'imposai il y a dix-sept ans?

MADELEINE. Tu me le demandes?

DANIEL. Je te le demande pour la première fois.

MADELEINE. Il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie eu ce regret au fond de moi-même.

DANIEL. Pourquoi, Madeleine?

MADELEINE. Parce qu'un homme et une femme qui s'aiment comme nous, devraient pouvoir se parler de toutes choses.

(Un temps.)

DANIEL. Tu as raison, Madeleine. Et il y a mieux encore : c'est de pouvoir partager toutes choses... n'est-il pas vrai?

MADELEINE (avec une secrète mélancolie.) C'est l'idéal !

DANIEL. Eh bien, Madeleine, j'aurai à te parler

tout à l'heure. Mais, en attendant, envoie-moi Florence.

MADELEINE. Tu veux voir Florence ?

DANIEL. Elle doit avoir quitté cette robe ?...

MADELEINE. Sans doute... sans doute... Nous allons tous nous retrouver ensemble... Nous déjeunons dans un petit instant.

DANIEL. Il me serait impossible de toucher à rien tant que j'aurai ce poids sur la conscience... Je désire la revoir ici tout de suite.

MADELEINE. Ici ?... tout de suite ?... A cause de cette histoire de... ?

DANIEL. Peut-être bien.

MADELEINE. Mais ce n'est pas du tout ce que tu t'imagines !... Tu risques de lui frapper l'esprit...

DANIEL. A supposer que je me sois trompé, j'ai tout intérêt à m'en convaincre.

MADELEINE (jetant un regard au bouquet.) La pauvre petite !... Bon... je te l'amène.

DANIEL. Non, mon amie... Je désire la voir un instant seule... J'aurai à te parler aussitôt après.

MADELEINE. Toute seule... sans moi ?

DANIEL. Seule simplement. N'y attache pas ce sens exclusif.

MADELEINE. Mais pourquoi tiens-tu à la voir seule ?

DANIEL (s'impatientant.) Le prêtre le fait bien !... Ai-je moins de droit que lui sur mon enfant ?

MADELEINE. Je ne comprends pas !

DANIEL. Je te prie, Madeleine, de m'envoyer Florence.

MADELEINE. Bien... bien... Daniel...

(Elle se retire lentement vers le fond en se retournant vers son mari avec une vague anxiété... Elle ouvre la porte, on aperçoit la salle à manger toutes portes ouvertes, au-delà de l'antichambre, et l'on entend la voix du grand-père qui pousse une exclamation de soulagement en voyant Madeleine sortir de chez Daniel.)

GRAND-PÈRE. Ah ! enfin !... enfin !

MADELEINE. Prêtez-nous Florence, bon papa... Son père la demande.

GRAND-PÈRE (se montrant sur le seuil.) Les surprises ?... Il est temps !... Nous ne nous tenons plus de curiosité, Florence et moi !... Moi j'ai parié que c'est un perroquet qu'on lui rapporte !... (appelant du geste vers la salle à manger.) Allons, mignonne, allons !... allons !...

DANIEL (s'opposant à l'entrée du grand-père.) Non, père, non !... pas maintenant.

GRAND-PÈRE (anxieux aussitôt.) Hein ?... quoi ? Daniel !

DANIEL. Plus tard, plus tard... (invitant Florence à entrer.) Viens, mon enfant.

(Sortent le grand-père et Madeleine. Florence pénètre dans le cabinet, intimidée, craintive, humiliée ; elle a remis sa robe du début ; Daniel, derrière elle, referme la porte.)

FLORENCE. C'est pour me gronder que tu me fais venir ?...

DANIEL. Te gronder !... moi, ma chérie ?... (il lui prend les deux mains affectueusement.) C'est pour te remercier, bien au contraire !... Oui, tout à l'heure, je me suis fâché... On a toujours tort de se fâcher... C'était sans rapport avec toi... pour des misères... des bagatelles...

FLORENCE. Alors c'est vrai ? Je ne t'ai pas fait de peine ?

DANIEL. Tu m'as fait plaisir au contraire... (allant prendre le bouquet.) Détaches-en une et mets-la-moi là... (il lui indique sa boutonnière, elle hésite.) Quoi, tu ne veux pas ?

FLORENCE (se décidant.) Oh ! si, papa... Je suis si heureuse que tu ne me grondes pas !

DANIEL. Si, je te gronde !... si !... pour autre chose !... Nous avons pleuré de ces beaux yeux-là... Ça se voit encore, et c'est très mal...

FLORENCE. Non... tout fini... bien essuyés !

DANIEL (lui prenant la tête entre ses mains.) Jamais, tu m'entends, je ne veux plus que jamais tu pleures pour moi ! Il me faut un sourire dans ces yeux-là... et de la lumière... beaucoup de lumière !

(Il lui baise les paupières qu'elle abaisse délicieusement sous ses lèvres... puis, d'un subit élan, elle lui entoure le cou de ses deux bras.)

FLORENCE. Oh ! mon papa !

DANIEL. Celui-là, c'est le meilleur depuis mon retour ! Et j'en veux toujours des comme ça !

FLORENCE. Tant que tu voudras !

DANIEL (l'attirant près de lui sur le canapé). Si l'on refaisait un peu connaissance ?

FLORENCE. Mais c'est tout fait... Seulement, vois-tu... non, je n'ose pas dire...

DANIEL. Si, dis tout de même... je n'écouterai pas...

FLORENCE. Je t'aime mieux sans barbe !

DANIEL. Eh bien, peut-être... on verra voir...

FLORENCE. Oh ! que tu es gentil !

DANIEL. C'est donc vrai, on n'a pas oublié son vieux papa ?

FLORENCE. Veux-tu savoir ? Je pensais à toi toute la journée !

DANIEL. Ça, c'est beaucoup...

FLORENCE. Tu ne veux pas me croire ? Je venais dans cette chambre à tout moment pour être près de toi !

DANIEL. Tu pensais à moi dans ces prières ?

FLORENCE. Comment, tu sais ?... Je n'osais pas le dire... Voilà que j'ai honte !

DANIEL. Honte ?... honte ?... pourquoi ? C'est une bonne pensée.

FLORENCE (vivement.) Oh ! mais j'y faisais autre chose encore ! J'y faisais mes devoirs !... Je m'installais là, à ta place à toi ! Dis, tu ne grondes pas ?... Tiens, mes cahiers sont restés là sur le rayon...

DANIEL. Tes cahiers de classe ? Voilà mon affaire... Montre-les-moi.

FLORENCE. Ici, tout de suite ?

DANIEL. Ici, tout de suite.

FLORENCE (allant les prendre.) Dis, c'est pour être mon professeur ?... Oh ! quel bonheur !

DANIEL. Qui sait ?... qui sait ?... (il s'installe à sa place devant son bureau.) Assieds-toi là, en face de moi.

FLORENCE. Comme à un examen, alors ?... Je tremble, tu sais... (elle s'y assied.)

DANIEL. Tu peux te rassurer... (il se met à rêver en la contemplant.)

FLORENCE. Pourquoi me regardes-tu comme ça?

DANIEL. Rien... donne... (apercevant un livre de classe.) Quel est ce livre?

FLORENCE. Une histoire de France. J'avais pour demain un devoir sur Jeanne d'Arc. (avec flamme.) J'aurais tant voulu être Jeanne d'Arc et entendre des voix qui venaient du Ciel!

DANIEL. Il est achevé?

FLORENCE. Tiens, le voilà.

DANIEL (parcourant le cahier qu'elle lui présente.) Mais ta rédaction est très incomplète.

FLORENCE. Je t'assure que non...

DANIEL. Fais voir ton livre... Oui, je connais ça... C'est très bien fait... (il le feuillette.) Nous y voici, « Mort de Jeanne d'Arc »... Pourquoi cet endroit passé au caviar?

(On aperçoit la moitié de la page du manuel barbouillée de noir.)

FLORENCE. Ah! ça?... c'est l'imprimeur qui s'est trompé, on a corrigé.

DANIEL. Tu ne connais donc pas le procès de Jeanne d'Arc? Et le tribunal qui l'a fait brûler?

FLORENCE. Oui, de méchants prêtres, des hérétiques...

DANIEL. L'évêque Cauchon, un hérétique?

FLORENCE. Oh! je sais ce que disent les ennemis de l'Église! Mais c'est d'une bêtise à faire pleurer: si l'Église avait fait brûler Jeanne d'Arc, est-ce qu'elle viendrait de la béatifier?

DANIEL. Ça me suffit comme ça. Passons aux sciences... Tes livres de science ?

FLORENCE. Nous n'en avons pas. On fait des dictées.

DANIEL. Voyons tes cahiers.

FLORENCE. Le voici.

DANIEL. Un seul ?

FLORENCE. C'est bien assez. Mère Supérieure répète toujours que la science ne vaut rien aux femmes, qu'elle ne nous apprend qu'à raisonner, et que raisonner c'est le péché d'orgueil.

DANIEL. Voyons tout de même... (feuilletant le cahier.) Chimie, physique, c'est une vraie salade... Sais-tu au moins le sens de ce que tu écris ?... (indiquant un mot.) La gravitation ?... qu'est-ce que c'est que la gravitation ?

FLORENCE. La gravitation ?... Oh ! c'est bien simple, c'est la terre qui tourne autour du soleil.

DANIEL. Ça, c'est un exemple. Mais la gravitation elle-même ?... est-ce une chose qui se touche avec les doigts ?... C'est une... une... ? (la réponse ne vient pas.) Une loi, mademoiselle !... Et qu'est-ce qu'une loi ?... Ce sont les conditions nécessaires... allons, allons ?... qui déterminent ?... les phénomènes ! Mais tu ne sais rien !

FLORENCE. On ne nous a pas parlé de tout ça... Mais je me souviens de l'homme qui a découvert que la terre tournait ! C'est Galilée !

DANIEL. Qui l'a démontré, soyons exacts. Et qu'est-ce qui t'en a fait souvenir ?

FLORENCE. On dit que l'Église l'a condamné pour sa découverte. C'est une autre invention que font les impies pour perdre l'Église. Elle l'a condamné parce qu'il voulait prendre la Bible en faute.

DANIEL. Tiens, comment ça ?

FLORENCE. Tu ne savais pas ?... Il est dit dans la Bible que Josué a arrêté le soleil. C'est une image. Nous parlons comme ça tous les jours quand nous disons que le soleil se lève.

DANIEL. Josué n'a donc pas arrêté le soleil ?

FLORENCE. Mais non, bien sûr, puisque c'est la terre qui tourne ! Josué a arrêté la terre.

DANIEL. Ah ! je saisis !... Il y a la nuance.

FLORENCE. Galilée était un chicaneur qui n'a pas volé sa condamnation.

DANIEL. Quoi qu'il en soit, si je te comprends bien, les lois de la nature peuvent suspendre leur cours... comme on retarde l'heure du dîner ?

FLORENCE. Naturellement, toutes les fois qu'il y a un miracle, puisque le miracle c'est ce qui dépasse les forces de la nature et n'est opéré que par Dieu seul. (avec enjouement.) A ton tour, maintenant ! Sais-tu combien il y a de sortes de miracles ?

DANIEL. Non... non... j'avoue...

FLORENCE. Trois sortes, Monsieur !... Vous ne savez rien !... Veux-tu que je te les dise ?... Ça t'intéresse ?

DANIEL. Énormément.

FLORENCE. Il y a le miracle *contre* la nature, comme celui de Josué, ou celui de la Mer Rouge

lorsque Dieu sépara les flots en deux pour laisser passer les Israélistes...

DANIEL. Ce n'est pas une image ?

FLORENCE. Oh ! pas du tout !... Il y a le miracle *au-delà* de la nature, que la nature pourrait produire et n'a pas produit, comme la guérison instantanée, sans aucun remède... ou malgré les remèdes, (avec réserve, mais conviction) comme lorsque le Bon Dieu m'a guérie de ma fièvre...

DANIEL. Va, va toujours...

FLORENCE. Enfin il y a le miracle *au-dessus* de la nature, le plus grand de tous, que la nature ne produit jamais, comme la résurrection de Notre-Seigneur ou la création de l'homme avec un peu de terre.

(Un temps.)

DANIEL. Je vois, mon enfant, que tu es beaucoup plus forte sur les miracles que sur les sciences.

FLORENCE. C'est que c'est aussi plus important.

DANIEL. Et de nos jours, voit-on des miracles ?

FLORENCE. Certainement, quand une personne est assez sainte pour les obtenir, comme, par exemple, Bernadette Soubirous, à Lourdes.

DANIEL (respectueusement.) Et toi, mon enfant, qui pries beaucoup, supposons que tu deviennes aussi sainte qu'elle, et que, pour sauver ma vie au cours d'un voyage, tu demandes à Dieu d'arrêter deux trains qui vont se rencontrer... est-ce que Dieu pourrait, s'il le voulait ?...

FLORENCE (se dressant, une flamme de colère dans les yeux.)

Père ! père !... tu te moques de moi et des choses sacrées !

DANIEL. Je t'affirme que non !

FLORENCE. Si, je le sens bien ! Mais j'obtiendrai de Dieu un plus grand miracle... et qui t'étonnera cent mille fois plus... et qui te fera regretter ce que tu viens de dire !

DANIEL (se levant à son tour, résolument.) Oui, mon enfant, je te permets de prier pour ma conversion. Je t'en remercie même, sans nulle moquerie... (s'approchant d'elle.) Mais à l'avenir, ma petite Florence, nous parlerons du Bon Dieu ensemble, et des miracles, et de bien d'autres choses... Et tu me répondras avec confiance, sans rien me cacher de tes pensées intimes... Me le promets-tu ?... Me promets-tu d'agir ainsi ?

FLORENCE (avec fermeté.) Ce n'est pas à toi de me parler de Dieu.

DANIEL. Pourquoi, mon enfant ?

FLORENCE. Parce que tu n'y crois pas, papa !

DANIEL. Et si je t'en parle, cependant, si je t'en parle, me répondras-tu ?

FLORENCE. Je ne peux pas te le promettre, papa !

DANIEL (s'irritant.) Et si je veux que tu sois mon amie, que tu me parles de tout, absolument de tout ?...

FLORENCE (torturée.) Pas de ces choses-là !

DANIEL. Et si je l'exige ?

FLORENCE (le bravant.) Je ne le ferai pas !

DANIEL. Toi ?

FLORENCE. Moi !

DANIEL (après une brève hésitation.) Tiens, ouvre ça !

(Il lui tend un des paquets enveloppés d'ouate.)

FLORENCE. Ouvrir ça... pourquoi ?... Ce n'est pas pour moi... il y a un autre nom...

DANIEL. Oui, Pompérac... je me suis trompé !... Ouvre, c'est pour toi.

(Florence obéit et découvre ainsi un petit Bouddha en porcelaine.)

FLORENCE. Qu'est-ce que c'est, père ?

DANIEL (froidement.) Un petit Bouddha. Sais-tu ce qu'ils disent, les gens de Java ?... Que lui aussi il fait des miracles... qu'il suffit de baiser ce bibelot pour être guéri de la fièvre jaune...

FLORENCE (indignée.) Père ! père ! assez !... Tu m'as rapporté cette idole ?

DANIEL. Oui, je te la donne.

FLORENCE (avec force.) Je la refuse.

DANIEL. Tu as donc peur ? Les premiers chrétiens étaient plus braves !

FLORENCE (frémissante.) Quand ils y touchaient, c'était pour...

DANIEL. Eh bien, fais-le... elle est à toi... va, je te laisse libre.

FLORENCE. Père, tu es sérieux ?

DANIEL. Fais-le ! Fais-le !

FLORENCE. Eh bien, voilà !

(Elle lance le bibelot contre le sol où il se fracasse.)

DANIEL (triomphant.) A la bonne heure !... je suis édifié !

GRAND-PÈRE (qui guettait à la porte.) Ah ! çà, tu es fou !... Va, mon enfant, va chez ta mère... (il éconduit Florence et referme la porte à clé.) Mais, malheureux, te rends-tu compte de ton action ?

DANIEL. Exactement !

GRAND-PÈRE. En mesures-tu bien la gravité ?... tout le contre-coup dans la conscience de cette enfant ?

DANIEL. Absolument !

GRAND-PÈRE. Tu mens ! tu mens !... La voix t'en tremble... et les mains aussi... Tu as peur maintenant de ce que tu as fait !

DANIEL (violemment.) Il m'a été intolérable de voir mon enfant fanatisée, ma propre enfant dressée par les mains de cet homme à entreprendre ma conversion, à me refuser sa confiance, à se méfier même de ma tendresse !... Qui sait la peinture qu'on lui fait de moi !

GRAND-PÈRE. Par amour-propre !... dans un coup de passion !... un pareil outrage aux plus saintes croyances de cette petite !

DANIEL. Non, ce n'est pas vrai ! Ma résolution fut prise dans le calme, avant qu'elle n'entre. Je t'ai déjà dit que j'ai changé de vues...

GRAND-PÈRE. Des menaces en l'air !... De quoi s'agit-il ? de quelle folie ?

DANIEL. La folie, père, le crime de ma vie, c'est il y a de ça dix-sept ans, le jour où moi, libre-

penseur, je me suis laissé mener à l'autel par ma fiancée !

GRAND-PÈRE. A moi maintenant !... à moi, mon petit !...

DANIEL. Je ne t'accuse pas. J'étais majeur. En ce jour-là, je me suis agenouillé devant un mensonge, on m'a glissé au pied un nœud coulant, et aujourd'hui le filet m'enveloppe... Je n'ai plus que le temps de le trancher net !

GRAND-PÈRE (effrayé.) Mais c'est ta vie... c'est toute ta vie que tu remets en cause ?

DANIEL. C'est toute ma vie.

GRAND-PÈRE. Et tu prétends ?

DANIEL. Sauver ce qui reste des années perdues, refaire ma vie, libérer mon foyer du prêtre !

GRAND-PÈRE. Mais fou que tu es !... fou, triple fou !... Tu vas au contraire le lui livrer !... Que va faire ta fille après une pareille provocation ? Le dire à sa mère, qui s'en ira le redire au prêtre... Et c'est Pompérac qui aura raison : tu sacres un rival de tes propres mains !

DANIEL. Ah ! vertu-dieu !... j'accepte la lutte !

GRAND-PÈRE. Tête de Breton !... Oui, tu te crois fort de la tendresse de ton enfant, contre cet homme qui n'a pas de sexe ? La mère d'abord gardera la fille... Et si le prêtre ensuite te prend la mère ?

DANIEL (indigné.) Si elle t'entendait, le cœur lui lèverait !

GRAND-PÈRE. Il ne s'agit pas de ça ! C'est en toute pureté, c'est inconsciemment qu'une honnête

femme se donne au prêtre... Mais le prêtre, lui, peut l'y aider de toutes ses embûches !

DANIEL. Et tu prétends que c'est un libéral !

GRAND-PÈRE. Tant que tu voudras ! Mais c'est un prêtre, c'est ton ennemi ! Le brave homme qu'il est sera prisonnier de l'être farouche qu'il peut devenir ! On ne connaît jamais un prêtre... A ses propres yeux il est un mystère ! Quand j'ai pu te dire de le respecter, c'est comme un fléau dont on fait la part... (s'emparant de l'enveloppe qui contient le gant.) Déchire cette carte, ou tu es vaincu !

DANIEL (la lui arrachant.) Elle partira. J'admire vraiment tes contradictions !...

GRAND-PÈRE. Mais toute la vie est contradictions ! Tu es un savant, tu fourrerais de la logique partout... Tu es dans le vide, sous la cloche en verre de la machine à faire le vide, et de derrière ce verre tu regardes la vie, l'image déformée des choses réelles !... C'est clair que le prêtre est un fléau... Mais la femme a besoin du prêtre, donc ce fléau est nécessaire, puisque tu as, toi, besoin de la femme !... Vas-tu lui interdire de se confesser ? L'empêcher d'aller à la messe ?

DANIEL. Je laisse ces moyens à Pompérac...

GRAND-PÈRE. Alors ?... alors ?

DANIEL. La liberté !... la discussion !... Je ne douterai plus de la force des femmes devant la vérité toute nue !... Moi qui aime Madeleine, c'est la pire injure que je lui faisais là... Ce divorce d'âmes est la plaie profonde qui nous ronge tous... Je lui parlerai,

moi aussi, comme l'autre !... Je sens son esprit tout prêt à me suivre depuis des années... et je me dérobe! Tu vois le résultat : elle qui a pourtant des idées très larges, elle subit l'emprise du fanatisme jusqu'à laisser envoûter sa fille !.... On ne guérit quelqu'un du catholicisme que par l'extirpation radicale !

GRAND-PÈRE. Veux-tu que je te dise? Tu es pis qu'un tyran, tu es un naïf! Jamais le prêtre n'accepte la lutte à armes égales... Comme il connaît mieux la femme que toi ! Nous sommes des enfants à côté de lui ! Ah ! tes arguments ne lui feront pas peur quand il sera seul avec ta femme!... La femme est faite pour l'émotion, essentiellement pour l'émotion...Ne pas penser, voilà ce qu'elle demande ! Et tu voudrais, toi, l'y condamner ! A cette complexion si sensitive, tu veux infliger la dure empreinte de ton esprit? Et à Florence, à Florence aussi? A ce vivant poème, à cette merveille que tu as pour fille? Tu n'en as pas le droit moralement... tu n'en as pas le droit! Et tu gâcheras tout! tu perdras tout!... la paix heureuse de cette maison où j'ai toute ma vie... où l'on t'attendait depuis deux ans comme le fiancé... ce parfum de jeunesse, cette fête des cœurs qu'on respire ici... que tout le monde t'envie... que Pompérac ne te pardonne pas... Tout cela pourquoi?... Pour une idée !

(Un temps.)

DANIEL (douloureusement.) Tu l'as dit, père, pour une idée !... Qui ne viole pas les âmes ne les féconde

pas !... Ce que je vais faire, combien de pères y rêvent tout bas !... depuis combien de temps !... Tous, tous des lâches !... Leur libre-pensée à eux ?... Terrible masque de croquemitaine !... Ils en font parade dans la rue pour brailler aux trousses des curés... Ils rentrent chez eux ?... Ils vous le détachent, ils vous le suspendent au porte-manteau, et s'en vont dévotement embrasser leur femme sous l'œil du prêtre... Moi, ça me dégoûte !... Moi, je commence !... Il faut bien enfin que quelqu'un commence !... Ce pays-ci piétine sur place depuis trois siècles !... A l'abîme donc toutes les vieilles ruines, résolument !

GRAND-PÈRE. Tiens, ton génie devient de la folie !... Ce que tu appelles des ruines, mon petit, c'est l'expérience de ton vieux père... C'est quarante ans de paix domestique avec ta sainte mère qui était chrétienne... C'est la leçon de tous nos ancêtres pendant vingt siècles d'histoire de France... C'est la sagesse de tout le passé, de toute la vie !... Mon fils !... mon fils !... il ne se peut pas que tu oublies tout ça !... et je te supplie... oui, je te conjure...

DANIEL. ...Vois-tu, père, c'est plus fort que moi !... J'entends l'avenir qui crie en moi !... qui crie pour naître !... Ce que j'ai déterré au bout du monde dans les ténèbres, c'est ma conscience !... Il est une pensée dont je sens à mon front la honte brûlante comme un soufflet de feu !... c'est que les enfants de ma pure Florence seront catholiques !... c'est

que j'aurai, moi, multiplié par ma propre chair des fanatiques à perpétuité !...

GRAND-PÈRE. Tous les garçons te seront acquis !

DANIEL. Ça m'est égal ! Je veux la race ! je veux toute la race ! je veux ma fille !... Mais quand je lui parle, à ma petite Florence, à ma Florence, quand je tiens sa tête précieuse entre mes mains, quand je lisse du doigt ses boucles d'or sur sa peau douce... le regard, le regard qu'elle lève vers moi me demande mon aide, à son insu, pour s'évader de l'ombre, pour s'épanouir en pleine lumière, en plein amour !... Et cette aide, moi, je la lui refuse ! Et derrière ces traits adorables, ce qu'il y a au fond d'elle n'est pas à moi !

(On essaye d'ouvrir du dehors la porte du fond que le grand-père a fermée à clef, et l'on entend la voix de Madeleine : « Daniel... Daniel... ».)

GRAND-PÈRE (se retournant de ce côté.) Non, pas maintenant ! (puis saisissant Daniel par le bras et d'une voix sourde.) Tu aimes ta fille et tu veux lui dire la vérité ?

DANIEL. ...Je crois qu'elle a coûté assez cher, assez de larmes dans les cachots et assez de flammes sur les bûchers !

GRAND-PÈRE. Mais tu n'as pas l'air de me comprendre... Elle est effroyable, la vérité... Moi qui te parle, moi votre petit vieux trottinant qui ne vous apporte ici que sourires et bons mots, veux-tu me connaître ? Veux-tu connaître ce qui se passe en moi quand je suis seul ? les pensées constantes, la pensée unique de mes nuits noires ?... Mais à chaque

matin, mon garçon, la dernière nuit m'a poussé d'un pas vers le trou !... Que me fait l'ensemble de l'univers et les grandes lois de l'évolution que tu découvres ? Je n'ai qu'une destinée individuelle, moi ! Et la plus belle, comme la plus noble, qu'est-elle, allons ? Une angoisse entre deux parties ! (1)

DANIEL. Mais pas du tout !... je proteste... je...

GRAND-PÈRE. La voilà, mon petit, la vérité que chacun se répète et ne dit à personne ! Ah ! l'infamie !... oui, l'infamie !... Crois-tu que si, pour détruire la vie, la vie et la mort, et toute l'angoisse, je n'avais qu'un bouton à presser, crois-tu que j'hésiterais ?

DANIEL. Père... il est vrai, je ne te connais plus !... C'est toi l'impie, je suis le croyant !... La science qui a dissipé tant de vieilles terreurs, la science, un jour...

GRAND-PÈRE. ...Va, va, cultive ta science, scrute tes problèmes... Il faut un hochet pour ne plus penser !... Quand tu auras souffert, et vu souffrir, et vu mourir... tu te poseras alors le seul problème!... Mais toi, époux et père de famille, qui tiens dans ta main la vérité, ferme le poing, ne l'ouvre jamais ! L'illusion aussi a coûté aux hommes des siècles d'efforts devant l'évidence du néant... A force de chimères, tant bien que mal, ils ont inventé un Dieu juste et une autre vie, une vie meilleure... Ça me suffit, ça, pour leur pardonner tout le reste ! Car ce long effort de pitié, ce mensonge sublime,

(1) Le mot est de M. Edmond Thiaudière.

c'est pour les femmes qu'ils l'ont fait, c'est pour leurs sœurs et pour leurs mères, pour leurs épouses et pour leurs filles !... Et tu serais de ces forcenés, mon petit, qui ont l'aberration et l'atrocité de défaire cela !... (saisissant les deux mains de son fils.) Dis-moi que non !... Jure-moi que non !... Pour ta Madeleine, pour ta Florence, je t'en conjure les larmes aux yeux : ne touche pas à leur illusion !... Elle est sacrée !

(Un silence intense. Madeleine, qui a fait le tour par la chambre à coucher, paraît sur le seuil aux dernières paroles.)

MADELEINE (d'une voix haletante.) Qu'est-ce que tu as dit à Florence ?

DANIEL (aussi ému qu'elle.) Elle t'a répété ?

(On voit que le grand-père redouble d'angoisse.)

MADELEINE. Elle n'a pas voulu. Pourquoi l'enfant est-elle bouleversée ?

GRAND-PÈRE. Rien... rien... Madeleine...

MADELEINE. Si !... qu'est-ce que c'est ? (découvrant les débris par terre.) Qu'a-t-on cassé ?

GRAND-PÈRE (inspiré par cette allusion.) Là, t'y voilà !... Le beau malheur !... Un bibelot fragile que son père lui avait rapporté et qu'elle a brisé accidentellement... De là son chagrin, c'est un désespoir !

MADELEINE. C'est vrai, Daniel ?

(Regard suppliant du grand-père à Daniel. Daniel se tait.)

GRAND-PÈRE (reprenant son ton d'enjouement.) Ah ! saprelote !... va-t-on maintenant douter de son vieux ! Ta main, Madeleine... (à Daniel.) Et toi aussi... (il la tient

d'une main et Daniel de l'autre.) Vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde... mon image meilleure de la vie... le miracle de l'amour après vingt ans... Mes chers enfants, ne laissez jamais rien vous séparer !

MADELEINE. Pourquoi dites-vous ça, bon papa ?

GRAND-PÈRE. Rien, j'exagère... la surprise manquée de la petite robe blanche... J'ai tout arrangé... Daniel consent à tout oublier... Et dimanche prochain il trinquera même avec la grand'mère... (badinant.) Tu lui feras mettre de l'eau dans son vin !... (à Daniel.) Allons, à table !

(Madeleine attend le consentement de Daniel.)

DANIEL (vaincu par la pitié.) Oui, si tu veux...

GRAND-PÈRE (allant à lui.) Tu es un brave homme !

DANIEL (lui tendant le bouquet de Florence.) Tiens, mets ces fleurs...

GRAND-PÈRE (l'emportant, triomphant.) A table !... à table !...

(Il ouvre toute grande la porte du fond, traverse l'antichambre et envahit la salle à manger.)

Un vase, Maryvonne !... Allons, vite donc ! C'est jour de fête !... (se retournant vers Daniel et Madeleine.) Et je m'en vais vous chercher Florence... Mettons-nous à table, mettons-nous à table !... (Il disparaît.)

MADELEINE (anxieusement.) Est-ce vrai, Daniel, ce qu'a dit grand-père ? (Daniel se tait.) Non ? tu vois bien... il y a autre chose !... qu'est-ce que tu as dit à mon enfant ?

DANIEL (sous une poussée irrésistible.) Eh bien, tant pis, je ne peux plus mentir !

MADELEINE. Allons, dis vite !... Quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?

DANIEL. Il y a, Madeleine, qu'en ce moment-ci je souffre le martyre ! Et je te jure que c'est pour ton bonheur !

MADELEINE (effrayée.) Pour mon bonheur ?... Je te fais souffrir ? Mais parle !... parle, mon pauvre ami !

DANIEL (d'un suprême effort.) J'ai pris aujourd'hui une résolution... Je n'étais pas vraiment ton époux... Je n'étais pas vraiment le père de Florence... (empêchant Madeleine de l'interrompre.) Je le serai désormais en me montrant à vous tel que je suis...

MADELEINE. A quel propos ?...

DANIEL. Ne cherche plus, mon amie, à t'illusionner : je ne suis pas chrétien, je ne crois pas à Dieu...

MADELEINE. Daniel !... Daniel !

DANIEL. Nous parlerons de tout cela ensemble... Peut-être qu'un jour tu penseras comme moi !

MADELEINE (étourdie de stupeur.) M'enlever ma foi ? Ce n'est pas possible !

DANIEL. T'offrir la mienne en toute liberté.

MADELEINE. Mais c'est en pure perte... c'est insensé !... c'est criminel !

DANIEL. On ne choisit pas son devoir, Madeleine... Toi et Florence vous choisirez vos opinions.

MADELEINE (épouvantée.) Florence aussi ?... Tu n'as pas le droit !... (Florence apparaît au fond, au bras du grand-père. Madeleine, beaucoup plus bas.) Pas un seul mot !... Pas à l'enfant !

DANIEL (de même.) Elle est ma fille !

GRAND-PÈRE (au fond.) Comment, vous n'êtes pas encore à table ?

(Il s'avance vers eux, leur amenant Florence. Madeleine, la voix étouffée, en un murmure rauque pour Daniel seul.)

MADELEINE. Si tu veux torturer quelqu'un, prends-moi toute seule ! Ça, c'est mon droit ! Qu'elle ignore tout !

DANIEL (résigné, mais confiant.) Je commencerai donc par toi, Madeleine.

GRAND-PÈRE (les rejoignant.) Allons, je vous amène une grande fille bien sage... Et elle veut vous embrasser tous deux... le déjeuner de fête en sera meilleur...

(Tandis que Maryvonne, dans la salle à manger, dépose sur la table la soupière fumante, Florence vient offrir son front à ses parents qui se tiennent impassibles de part et d'autre, scellant de silence leur nouveau pacte d'hostilité ; le grand-père, qui les voit de dos, contemple en souriant le groupe tragique... Au moment où arrive le tour de Madeleine, après Daniel, de donner son baiser à Florence, un brusque sanglot jaillit de sa gorge, elle serre en vain ses doigts sur ses lèvres, elle fond en larmes et tombe sur un siège.)

GRAND-PÈRE. Madeleine !... Madeleine !...

FLORENCE (se jetant aux pieds de sa mère.) ...Qu'as-tu, petite mère ?... Pourquoi pleures-tu ?

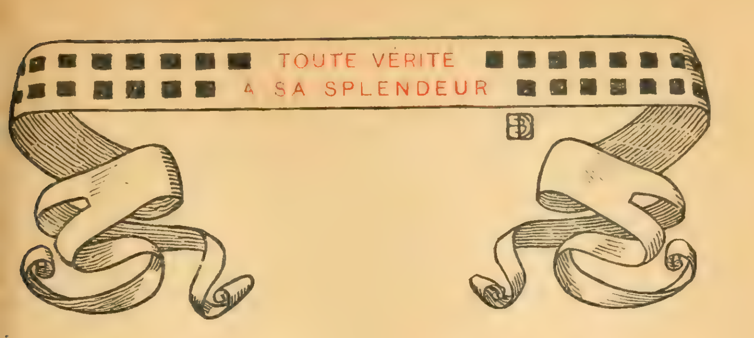
GRAND-PÈRE (à Daniel.) Ah ! malheureux !

FLORENCE (se redressant vers son père.) Qui est-ce qui a fait pleurer maman ?

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet de travail de Daniel Servan, un an plus tard. Une chaude après-midi d'été tire à sa fin. Dans le jardin, les feuilles desséchées du marronnier tendent sur la perspective leur trame roussie. La silhouette de l'église se détache peu à peu plus vive sur un ciel embrasé. — Madeleine, en tenue de réception, ouvre la porte de l'antichambre et parle au dehors.



MADELEINE. Voyons, Maryvonne, dépêchez-vous !... Je vous ai dit d'apporter les chaises du salon... Je vous ai dit de préparer le service à thé...

MARYVONNE (invisible.) Me v'là, Madame, me v'là qui viens...

MADELEINE. Vous savez que Monsieur attend du monde... Ils vont arriver, et rien ne sera prêt !... Qu'est-ce que vous faites ?

MARYVONNE. Je finis la chambre de Mademoiselle...

MADELEINE. A cette heure-ci !

MARYVONNE (se montrant dans le fond, un plumeau d'une main, et de l'autre un objet qu'elle dissimule sous son tablier.) Madame oublie... Elle m'a envoyée avant le déjeuner faire la commande chez le pâtissier... Des petits fours pour quarante personnes !

MADELEINE. Que tenez-vous là sous votre tablier ?

MARYVONNE (confuse.) Moi ?... rien...

MADELEINE. Mais si !... (allant à elle et lui forçant la main.) D'où vient ce livre ?

MARYVONNE (voulant l'épousseter.) Attendez, Madame... Il y a des « minons » dessus...

MADELEINE (très anxieuse.) Ce livre-là était chez ma fille ?... (Maryvonne se tait.) Mais parlez donc !

MARYVONNE (penaude.) ...Il avait glissé dans la ruelle...

MADELEINE. Sous le lit de ma fille ?... Voulez-vous parler !... Voyons, Maryvonne !

MARYVONNE (se décidant avec violence.) Et puis, tant pis, puisqu'il s'agit de sa santé !... Ben sûr que Mam'zelle doit être savante depuis un an quelle va au lycée... Mais elle se tuera à ce métier-là !... Elle passe les nuits à lire dans ce livre.

MADELEINE (stupéfaite.) Elle passe les nuits ?... Qu'en savez-vous ?

MARYVONNE. Dame !... elle le cache sous son traversin...

(On sonne à la porte d'entrée.)

MADELEINE. Allez, ma fille, allez ouvrir...

MARYVONNE (tout en s'éloignant.) Que Madame me le rende... Je me ferais gronder par Mademoiselle...

MADELEINE. Allez ouvrir !

(Maryvonne sort.)

MADELEINE (à elle-même, considérant le livre.) Florence ?... Florence ?... Mais c'est effrayant !

(Au bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre, instinctivement elle cache le livre derrière son dos et tend l'oreille.)

MARYVONNE (reparaissant.) C'est pas les visites... (chuchotant.) C'est Mam'zelle qui rentre du lycée !

MADELEINE (appelant.) Viens ici, Florence !

MARYVONNE. Que Madame dise rien... Je me ferais gronder !

MADELEINE. Sortez, Maryvonne !

MARYVONNE (battant en retraite.) La... la... la... la... j'ai fait une bêtise !

(Maryvonne sort, et Florence s'avance dans le cabinet ; tenue de ville, une serviette d'étudiante sous le bras, la coiffure relevée comme une grande personne, l'expression du visage mûrie par une année de fortes études, les yeux cernés. Madeleine a été refermer la porte.)

FLORENCE (vaguement inquiète.) Quoi ? . . . qu'est-ce qu'il y a ?

MADELEINE (lui présentant le livre.) Regarde, Florence.

FLORENCE. Eh bien, maman ?

MADELEINE. Oh ! ne me mens pas !

FLORENCE (déposant sa serviette.) C'est vrai, maman, j'ai lu ce livre.

MADELEINE (anxieusement.) Qui te l'a donné ? Dis, est-ce ton père ?

FLORENCE. Non, je l'ai pris.

MADELEINE (soulagée.) Tu as eu grand tort ! Tu ne dois rien lire sans ma permission !

FLORENCE. Le livre de mon père ?

MADELEINE. Il ne s'agit pas de ça !... (douloureusement.) Tu t'es cachée !... tu t'es cachée de moi !

FLORENCE (repentante.) Maman... maman... (elle veut embrasser sa mère.)

MADELEINE. Non, mon enfant, tu ne sais pas la peine que tu me fais ! (elle se laisse tomber sur le canapé).

FLORENCE (très émue). Écoute, petite mère, je te dirai tout... (elle ôte vivement son chapeau).

MADELEINE (lui indiquant une place à côté d'elle). Assieds-toi là.

FLORENCE. ...Je ne sais pas comment t'expliquer ça... Voilà longtemps que j'avais envie de le lire, ce livre... Et puis avant-hier, au lycée, des camarades ont parlé de papa et de ce Congrès de... (elle s'arrête court) de ce Congrès, enfin, qu'il préside...

MADELEINE (vivement). Qu'est-ce qu'elles ont dit ?

FLORENCE. Oh ! des éloges, de grands éloges... J'étais si fière !... Juliette Mangin l'avait lu, son livre. Alors, tu comprends, moi j'ai eu honte, et je me suis dit que sa propre fille...

MADELEINE. C'est avant-hier, c'est mardi seulement que tu as pris ce livre ?... Dis-moi tout, maintenant, raconte-moi tout !

FLORENCE. Oui, le même jour. Vous étiez ici, papa et toi, après le dîner... J'allais entrer pour vous embrasser avant de me coucher... Vous parliez très haut... J'ai frappé deux fois... Vous vous êtes tus immédiatement... (elle indique la table). Ce livre était là, tu l'as écarté.

MADELEINE. Eh bien, après ?

FLORENCE. Une fois couchée, je n'ai pas pu dormir. Je cherchais pourquoi vous vous taisiez en m'apercevant. Je pensais, je pensais... J'ai entendu sonner une heure à Saint-Étienne...

MADELEINE. Une heure du matin ?

FLORENCE. Je n'y ai plus tenu... J'ai voulu savoir ce qu'il y avait dans ce livre. Je me suis relevée, je suis revenue (indiquant la bibliothèque.) et je l'ai pris.

MADELEINE. Tu as passé à le lire le reste de la nuit? (signe d'assentiment de Florence.) Et la nuit suivante ? (même signe.) Jusqu'à quelle heure ?

FLORENCE. Jusqu'à ce que ma lampe se soit éteinte...

MADELEINE (stupéfaite.) Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'as pas dormi de quarante-huit heures ?

FLORENCE. Peut-être... un peu... Je ne sais plus...

MADELEINE. Est-il possible !... Regarde-moi... Et tu ne sentais pas que tu faisais très mal ? Voyons, Florence ?

FLORENCE (lentement.) J'ai gardé ce livre longtemps, longtemps entre mes mains avant de l'ouvrir... Je t'assure, maman, qu'il était vivant, qu'une voix en sortait pour me tenter, qui disait tout bas : Lis-moi ! lis-moi !...

MADELEINE. Ah ! malheureuse, tu avoues donc ! Tu savais mal faire, et néanmoins...

FLORENCE (se levant tout à coup.) Il y avait quelque chose de plus fort que moi !

MADELEINE (effrayée, la faisant rasseoir.) Tais-toi !... tais-toi !... Qu'as-tu cru comprendre au livre de ton père ?

FLORENCE (résolument.) A mesure que je lisais, le vertige m'a prise. Les lettres dansaient comme dans une flamme. Je ne m'arrêtais pas aux mots eux-

mêmes... Je devinais le sens en touchant les pages... Elles me brûlaient les doigts, je te jure, maman... Mais plus je souffrais, plus je voulais souffrir jusqu'à la fin... Et quand j'eus fini, à la dernière page, je compris bien que... Non, je ne peux pas !... Ne me demande pas !

MADELEINE. Si, mon enfant, je veux tout savoir !... Est-ce que ce ne serait pas affreux si le moindre silence nous séparait ?

FLORENCE. Mon père, dans ce livre, fait l'histoire du monde, et n'y parle pas de Dieu.

MADELEINE. Qu'est-ce que je disais ? Tu n'as rien compris au livre de ton père !... C'est un savant, il fait de la science !... Ne juge pas ton père sur des bavardages de lycée... S'il ne fréquente pas l'église comme nous, Dieu lui tient compte de ses sentiments. Tous ces problèmes ne nous regardent point. Ton confesseur est renseigné sur toutes ces choses. Il y pense pour nous. Tu lui raconteras ce que tu m'as dit... (Florence fait un signe de dénégation.) Si, je le veux !... Et nous, ma chérie, préparons-nous à communier, l'une à côté de l'autre, dimanche prochain... Veux-tu que ce soit dans la chapelle de ton ancien couvent ? Je t'y vois encore la première fois !... Tu avais des larmes plein les yeux, ma sainte chérie !... Ah ! je t'assure bien qu'elle est à nous la plus belle part, et que toute la science de ton cher père ne te donnera jamais bonheur pareil !

FLORENCE (avec une gravité soudaine.) Maman !... Maman !... tu ne vois donc pas que je suis une grande

fille ?... Depuis longtemps, je devine ce qui se passe entre vous deux à cause de moi...

MADELEINE (bouleversée.) Tais-toi !... tais-toi !

FLORENCE. Oui, c'est horrible de dire ça tout haut !... Nous oublierons dans un instant que j'en ai parlé !... Mais je veux que tu saches que je prie avec toi, et que ton angoisse est mon angoisse !... Laisse-moi donc être ta grande amie...

MADELEINE (saisissant d'une main les mains de sa fille, et de l'autre se cachant les yeux.) ...Ah ! mon enfant, quel bien tu me fais... et quel mal aussi !... J'espérais que jamais tu ne l'apercevrais... Si tu savais comme j'aime ton père !... C'est la seule question où lui et moi... Prions, prions !... Dieu nous réserve sa conversion !... Ce sera entre nous comme un secret, un secret précieux !... Mais pour obtenir de Dieu cette grâce, il faut que toi et moi nous restions unies, étroitement unies dans notre foi... C'est bien promis : tes moindres pensées sur ce sujet, tu me les diras ?... tu me les diras immédiatement ?

FLORENCE (faussement confiante.) Oh ! sois sans crainte...Je sens que notre foi est au-dessus de la science... (s'excitant à croire) que c'est une certitude que Dieu lui-même nous communique... que c'est une lumière qu'on a en soi !

MADELEINE. C'est cela !... c'est cela !

FLORENCE ... Et puis, toi, tu ne peux pas te tromper !... Est-ce qu'une mère peut jamais se tromper !

MADELEINE. O ma chérie !...

FLORENCE. Et pourtant mon père...

MADELEINE. Eh bien, ton père ?

FLORENCE. ...Vois-tu, petite mère, entre vous deux je ne voudrais pas avoir à choisir, même pour te donner la préférence...

MADELEINE. Mais personne ne te demande de choisir... (alarmée.) Est-ce que ton père t'en a parlé ?

FLORENCE. Jamais, maman. Mais je me dis pourtant que c'est un grand savant...

MADELEINE. Sans doute... Eh bien ?

FLORENCE. ...Et que lui aussi a dû réfléchir à toutes ces choses... Et que lui non plus ne doit pas se tromper... Mais quelle horreur s'il avait raison !

MADELEINE. Voyons, voyons, de quoi parles-tu ?

FLORENCE. Mais il ferait tout noir tout à coup !... On n'aurait plus d'air autour de soi pour respirer !... Ce serait atroce !... ce serait la mort... si...

MADELEINE (haletante.) Dis tout !... dis tout !

FLORENCE (pâlissant d'un intime effroi.) ...Si le Bon Dieu, maman, n'existait pas !

MADELEINE (épouvantée.) Florence !

FLORENCE (de même.) Maman !... (elle se jette dans les bras de sa mère.) Oh ! garde-moi !... garde-moi bien !

MADELEINE (l'étreignant avec passion.) Ma fille !... ma fille !

(Daniel qui rentre à la maison et, muni de sa clé, n'a pas sonné à la porte d'entrée, paraît tout à coup à la porte du fond : redingote, chapeau, tenue officielle.)

DANIEL. Tiens... qu'est ce qu'il y a ?

MADELEINE. Rien, mon ami... (à Florence.) Va, mon enfant. Ta grand'mère doit venir te chercher.

DANIEL. Cet après-midi ? (il ôte son chapeau.)

MADELEINE. Oui, tout à l'heure. (à Florence.) Va t'apprêter.

DANIEL. Non, non, permets... Je désire qu'elle reste à la maison cet après-midi. Elle t'aidera à servir le thé. (il ôte ses gants.)

MADELEINE. A ces messieurs ?... C'est impossible.

DANIEL. Pourquoi impossible ?

MADELEINE. Je te l'expliquerai.

DANIEL. J'y tiens beaucoup.

MADELEINE. C'est impossible !

DANIEL. Madeleine !

MADELEINE. Je t'en prie !

DANIEL (à Florence.) Va dans ta chambre. (Florence sort toute interdite.) Voyons, Madeleine !... Ne sens-tu pas que de pareils incidents sont déplorables devant cette enfant ?... Est-ce qu'il va falloir en venir là !... Elle ne saura plus à qui entendre !...

MADELEINE. A qui le dis-tu !

DANIEL. Je t'ai exprimé hier le désir que Florence assiste à cette réunion.

MADELEINE. A une réunion de libres-penseurs, membres du Congrès de la Libre-Pensée ? C'est à croire, mon ami, que tu perds la tête...

DANIEL (conciliant). Des confrères étrangers avec lesquels je suis en relations... et qui viennent ici à titre privé... Je peux t'assurer qu'il ne sera pas question...

MADELEINE (railleuse.) Ah ! Pompérac t'a joliment

mené où il le voulait !... Tu le présides, son Congrès d'irréligion !...

DANIEL (résigné.) Tu sais bien, Madeleine, que si j'ai accepté cette présidence, c'est par devoir... et justement pour en imposer à certains éléments démagogiques qui sont indignes de nos principes !

MADELEINE. Mais comment donc !... Je suis renseignée !... C'est toute la canaille socialiste qui leur fera escorte à tes visiteurs, pour venir hurler sous nos fenêtres des acclamations en ton honneur et des outrages pour la religion !

DANIEL. Il ne s'agit pas de ces racontars !... Tu as consulté l'abbé Godule !... Voilà sa réponse : des étrangers viennent m'honorer, ma fille doit me fuir comme un réprouvé !... Toujours cet homme entre elle et moi !

MADELEINE. Je ne peux rien voir d'offensant pour toi à ce que Florence aille passer deux heures chez sa grand-mère !

DANIEL. Au moment précis où j'ai besoin d'elle!... Et où l'envoies-tu ? A l'Assomption, son ancien couvent !... pour qu'elle y retrouve tous les prestiges de son envoûtement !... Ah ! je comprends maintenant pourquoi ta mère s'est embusquée chez les bonnes Sœurs !

MADELEINE (amèrement.) Il me semble que Florence est au lycée !... Est-ce conformément à ma volonté ?

DANIEL. Ça ne suffit pas !... Je n'ai appliqué là qu'une mesure urgente de salubrité intellectuelle contre un enseignement frelaté !... Mais l'enfant

révèle depuis un an une intelligence exceptionnelle ! Elle tient déjà la tête de sa classe ! Qui sait, un jour, ce qu'elle pourrait devenir, si je m'en occupais... si je la poussais...

MADELEINE (ironiquement.) Ta fille ne sera pas une savante... (sérieusement.) Tu ne me feras pas faire un pas de plus.

DANIEL. Je ne réclame qu'un droit naturel. Je suis un étranger pour mon enfant !... Elle ne sait rien de moi, rien de mes travaux !... L'a-t-on jamais vue à mon cours du Collège de France ?... Mes propres livres lui sont interdits...

MADELEINE (sursautant.) Ah ! çà, tu es fou !

DANIEL. ...Chaque fois que je veux causer avec elle d'autre chose que de ses robes ou du beau temps... lui parler un peu sérieusement et profondément de ses études, de ce qui me passionne, de ce qui fait ma vie, tu m'en empêches !... Et pour une fois que l'occasion se présente de lui faire rencontrer des hommes éminents, des hommes de science qui pourraient lui ouvrir des horizons, tu me l'enlèves !

MADELEINE. Non, je la garde !

DANIEL. J'en ai assez !... Est-ce que je suis son père, à la fin ?... ou un personnage de tradition, un meuble de foyer, le mari de sa mère !... Je t'assure, Madeleine, que ça ne peut plus durer !... Il faut absolument changer de système... Ce supplice-là est au-dessus de mes forces !

MADELEINE. Écoute, Daniel. Loin de moi la

pensée de vouloir exercer des représailles... Les refus que tu m'obliges à t'opposer me sont encore plus pénibles qu'à toi ! Mais tu sais le pacte que nous avons conclu ? Moi seule d'abord. Convertis-moi.

DANIEL. Ah ! ne plaisantons pas, Madeleine !... Est-il possible que depuis seize mois nous piétinions sur la question sans faire un pas ?... Que rien ne soit changé dans ton esprit... dans le recoin secret qui n'est pas à nous... et d'où surgissent les certitudes contre nous-mêmes ?... Allons, sois sincère, rien de changé ?

MADELEINE (vivement.) Si, mon ami ! Tu as fortifié ma foi chrétienne ! Elle était large, et maintenant je la veux étroite ! Tant qu'à choisir entre ce que tu nommes le fanatisme de ma mère et ton athéisme avec de grandes phrases, ah ! je t'assure bien que je n'hésiterais pas !

DANIEL. Eh ! parbleu, tu ne veux pas comprendre !... Depuis un an que je m'épuise en bonne volonté pour t'éclairer, j'ai dédaigné les petites controverses misérables qui t'eussent démontré l'absurdité de tel ou tel dogme !... J'ai tenté de te communiquer un esprit nouveau ! J'espérais te donner une foi plus haute, plus noble, plus calme, plus sereine... Je t'ai fait crédit d'égal à égale, royalement !... Mais je m'aperçois aujourd'hui que tu ne peux rien comprendre à mes efforts !... Ce n'est pas par toi que je suis vaincu, c'est par des larves ancestrales qui sont incrustées aux plis de ton cerveau !... Jamais nous

ne nous mettrons d'accord sur l'essentiel, sur l'éducation de notre enfant, sur les grands actes de la vie !... Nous employons les mêmes mots français et nous ne parlons pas la même langue !... La fonction humaine par excellence, (se frappant le front violemment.) la pensée !... nous ne l'exerçons pas de même manière !... Sais-tu, Madeleine, que c'est effroyable d'avoir été aussi mêlés que nous croyions l'être, pour se découvrir aussi étrangers, aussi fermés... aussi ennemis !

(Il tombe sur une chaise. Un long silence.)

MADELEINE (debout devant lui, solennelle.) A qui la faute ?... Depuis vingt ans que nous sommes mariés, tu n'as pas voulu de mon âme !... Tu n'y crois point !... Ce que tu appelles *pensée*, je l'appelle *âme*, moi !... Moi qui t'aimais comme pas une femme n'aime son amant, moi qui mettais tout l'infini dans mon amour, tu imposais silence à mes confidences les plus sacrées !... Je les arrêtais au bord de mes lèvres, au fond de mes yeux !... Jamais encore je n'ai pu te dire : Je t'aime, comme je voudrais !... Aux heures sublimes de la vie humaine, dans l'ardeur de nos premières étreintes, à la venue de l'enfant, à ton retour de voyage... ici !... (elle montre l'endroit) tu ne sentais donc pas que j'étouffais de joie dans ma solitude ?... que j'avais envie de crier vers toi ?

DANIEL (sortant d'un rêve et vaguement ému.) Madeleine ?... Madeleine ?

MADELEINE. ...C'était mon âme qui mourait du besoin de s'élancer plus haut avec ton âme dans le grand coup d'aile de l'amour parfait !... Car je crois à ton âme, moi !... Je la vois pour toi !... Je la vois qui me regarde en ce moment !... Je sens ses larmes prètes à couler !... Mais non... mais nòn... il fallait rester sur la terre... Tu prenais mon corps et refusais mon être... Nous avons été mari et femme, mais pas époux... Et, à la longue, une autre femme vint que tu aimais vraiment... que tu aimes plus que moi... Florence, Daniel !... ne le nie pas !... Car tu ne t'es souvenu de l'âme de ta femme que lorsque tu as convoité l'âme de ta fille pour toutes les richesses de la foi chrétienne que j'ai mises en elle !... Mais moi, Daniel, moi, moi, ingrat !... c'est encore toi que j'aime le plus !

(Elle tombe à son tour sur un siège et pleure dans ses mains.)

DANIEL (s'élançant vers elle éperdument.) Madeleine !... Madeleine !... Moi aussi je t'aime !... autant que tu m'aimes !... de toute ma force !... de tout mon être !... Je voulais pour toi le plus grand bonheur !... Le partage total avec moi !... Mais j'ai méconnu la femme en toi... Oui, oui, c'est vrai !... J'ai manqué de tendresse et manqué d'esprit... Tu vois que je dépouille tout amour-propre... Ne parlons plus de cette atroce querelle !... N'y a-t-il au monde que cette question-là !... Tant pis !... tant pis !... J'en ai assez de nous coucher la nuit à côté l'un de l'autre sans désarmer même en dormant !... Nous allons nous aimer, Madeleine !... Nous avons encore la vie

à nous !... Plus tard, plus tard... nous reparlerons de ces grandes choses ensemble... Mais simplement, fraternellement... Ton vœu ancien se réalisera... Tu viendras à moi petit à petit... Je te referai ton âme heure à heure... car je te parlerai ta langue, Madeleine... Je pourvoirai aux besoins de ton âme... Et, en nourriture saine et humaine, tu recevras de moi l'équivalent de ta foi chrétienne... (mouvement de Madeleine.) Non, non... tais-toi !... Si tu savais comme la vie est bonne !... la vie toute pure !... là sous nos yeux et entre nos mains !... la vie qui est !... Mon Dieu, que je t'aime !... Je ne peux plus me passer de ton amour !... J'ai besoin de ton cœur, j'ai besoin de tes lèvres !... Ah ! je t'en supplie... Madeleine !... Madeleine !...

MADELEINE (s'abandonnant avec passion.) Daniel !

DANIEL (lui prenant les lèvres et l'étreignant.) Chérie !

(On frappe à la porte de l'antichambre.)

DANIEL. Attends... attends... (il va ouvir ; paraît Maryvonne tout affairée, Daniel agacé.) Quoi, qu'est-ce que c'est ?

MARYVONNE. C'est M. l'abbé qui demande Madame !

DANIEL. Ah ! c'est trop fort !

MADELEINE (confuse). Au salon... Maryvonne... j'y vais...

DANIEL (claquant la porte.) Qu'est-ce qu'il vient encore faire ici ?... Je t'arrache un instant de tendresse humaine, il me le vole !... Nous causons à deux de

ce qu'il y a de plus intime dans notre vie, il nous écoute !... Nous étions trois !... Lui, toujours lui !

MADELEINE. Je t'en prie, Daniel !... Oui, je suis allée ce matin lui parler de Florence et de cette réunion.

DANIEL. Ah ! par exemple !

MADELEINE. C'était mon devoir de mère chrétienne. Il s'agit là du bien essentiel de mon enfant... Et c'est en raison de la gravité de tes intentions qu'il m'a offert de venir ici t'en parler lui-même cet après-midi.

DANIEL. Allons, allons, c'est toi qu'il demande, et non pas moi ! S'il me croit sorti, c'est un guet-apens ; s'il me sait ici, c'est un défi !

MADELEINE. Je t'assure que Maryvonne se sera trompée en l'annonçant... Domine tes nerfs... (elle veut gagner la porte de gauche, il l'en empêche.) ...laisse-moi passer.

DANIEL. Prends garde, Madeleine ! Tu vas t'associer de plein gré, cette fois, aux machinations que ta mère et ce prêtre ne cessent d'ourdir depuis trois ans autour de moi, et dont les nœuds se resserrent toujours sur cette famille !

MADELEINE. Voilà les grands mots d'il y a un an... Mais c'est de la folie, de la vraie folie !

DANIEL (allant regarder par la fenêtre.) Tiens, je parie qu'elle est là, ta mère, cachée dans cette automobile qui vient d'amener l'abbé, sans bruit, et qui est sous pression pour enlever ma fille !

(Il tire le cordon de la sonnette.)

MADELEINE (haussant les épaules.) Mais la démarche du père Godule prouve sa franchise !... Tu n'as jamais pu te débarrasser de cette suspicion depuis ton retour !... Il est pour toi plein de déférence... jusqu'au scrupule !... Quand il m'arrive de lui parler de toi... (voyant Daniel froncer le sourcil.) ... Enfin, je te jure que le père Godule est la loyauté, la noblesse même !

DANIEL (jalousement.) Ne plaide pas sa grâce avec cette chaleur !

MADELEINE (avec une pointe de sarcasme.) Tu dois le connaître, tu me l'as choisi !

DANIEL. Pas pour cette besogne de trahison !

MADELEINE (voulant à nouveau gagner la porte.) Je le fais attendre...

DANIEL (l'arrêtant.) Il peut attendre !... Qu'il te reçoive au confessionnal, c'est son foyer. Ici, c'est le mien.

MADELEINE. Tu n'as pas honte ?

(Maryvonne paraît, venant répondre au coup de sonnette.)

DANIEL. Dites à Mademoiselle que je lui défends de quitter sa chambre !

MARYVONNE (abasourdie.) Bien... bien... Monsieur...

DANIEL. Fermez la porte ! (elle s'enfuit.)

MADELEINE (prenant un parti.) Écoute, mon ami, tu vas le recevoir ici toi-même.

DANIEL. Non, mon amie, je vais le recevoir ici devant toi... (il gagne la porte.)

MADELEINE (courant le retenir.) Ah ! je ne veux pas !... Tu n'y pense pas !

DANIEL (la repoussant.) ... Si ! je vais le forcer à sortir de l'ombre, l'homme invisible, et nous verrons de quoi il est fait !

MADELEINE. Mon Dieu !... mon Dieu !...

(Elle reste aux écoutes, angoissée. On entend au dehors les voix de Daniel et du père Godule. Bientôt Daniel reparaît ; il a, d'une rapide contrainte sur lui-même, reconquis l'apparence du sang-froid, il s'efface pour laisser son hôte entrer le premier. C'est un homme de plus de 50 ans, très affable, très prêtre, de très grande mine.)

DANIEL. Entrez, Monsieur l'abbé, entrez, je vous prie...

L'ABBÉ. Bonjour, Madame...

MADELEINE (à l'abbé, du regard.) Si vous saviez !...

DANIEL. Donnez-vous la peine de vous asseoir... Assieds-toi, Madeleine.

(Ainsi que Madeleine, l'abbé prend place, tenant dans ses mains gantées de soie noire son grand chapeau.)

DANIEL (affectant de l'en croire embarrassé.) Voulez-vous me permettre ?...

L'ABBÉ (lui tendant son chapeau.) Vous êtes trop aimable...

(Daniel le dépose sur son bureau, et comme l'abbé va retirer un gant.)

DANIEL. Les gants aussi, Monsieur l'abbé ?... (avec un geste qui embrasse la chambre.) Vous êtes chez vous !

L'ABBÉ (sous la brûlure de l'allusion.) Merci... merci... (il remet son gant.) De quoi s'agit-il, mes chers amis ?

MADELEINE. De faire assister ma propre fille à une réunion de libres-penseurs !

L'ABBÉ (feignant un scandale discret.) Mon cher ami !...

DANIEL. C'est mon affaire. Je garde ma fille quand il me plaît. Et je vous prierai, Monsieur l'abbé, de vous abstenir de toute réflexion à cet égard. Pour ma femme et moi, il s'agit de bien autre chose, de la vérité, Monsieur l'abbé !

L'ABBÉ. C'est donc cela !... Encore... toujours... depuis plus d'un an !

DANIEL. Oui, ce n'est que ça... Et je vous invite à prêter à ma femme toutes vos lumières...ouvertement!

MADELEINE. Daniel !

L'ABBÉ. Non, mon ami, je décline toute part à cette discussion. Ne me faites pas sortir de cette neutralité que vous m'avez demandée vous-même... Et puisque vous m'avez forcé à entrer ici, je ne dirai qu'un mot de conciliation. Votre chère femme souffre intimement de ces controverses. Renoncez à une tentative cruelle et vaine sur sa foi chrétienne, et restaurez votre ancienne concorde par la tolérance réciproque qui est la seule chose presque aussi belle que l'union des âmes.

MADELEINE (avec élan.) Merci, mon père !

DANIEL. Pardon, Monsieur, je n'ai pas à me réconcilier avec ma femme, et croyez qu'en ce cas je ne m'adresserais à qui que ce soit.

L'ABBÉ (d'un ton affligé.) Oh !... voilà que vous avez mal pris mes paroles... Je le savais bien que j'avais tort de me laisser entraîner ici... Je me retire, cette fois, et je n'ai rien dit.

(Il se lève.)

DANIEL. Retirez-vous, si bon vous semble, Monsieur l'abbé. Mais je vous préviens que j'interpréterai votre sortie comme une fuite : vous avez peur de la vérité.

L'ABBÉ (se retournant.) En êtes-vous sûr ?

DANIEL. Tant mieux, alors. Ce que j'ai à vous dire tient en un mot... (l'invitant à se rasseoir.) Je vous en prie... (l'abbé se rasseoit.) Monsieur l'abbé, je fais un pas de plus dans la voie du devoir où je suis entré. Je reprends ma place de prêtre laïque à mon foyer, et je la reprends entière. Dorénavant, sachez-le bien, je me considèrerai absolument libre de parler aux miens selon ma conscience. La conversation que j'ai commencée avec toi, Madeleine, je la continuerai avec Florence !

MADELEINE. Je n'accepte point !

L'ABBÉ. Qu'entendez-vous ? Me retirer mademoiselle votre fille ?

DANIEL. J'ai trop le respect de la liberté, même chez l'enfant. Ma fille, je crois, va vous trouver le mardi à trois heures pour son instruction religieuse? Je l'autoriserai à persévérer tant qu'elle en exprimera le désir. Mais, ce même jour, dans la soirée, je l'interrogerai sur votre entretien.

MADELEINE. Je n'accepte point !

L'ABBÉ (à Madeleine.) De l'indulgence !

DANIEL. Nulle indulgence ! A vos principes j'opposerai les miens, à vos arguments, les miens encore. Elle choisira. Je ne lui demande pas de penser comme moi. Je veux qu'elle ait le droit de penser

toute seule. Ce droit de l'enfant, l'acceptez-vous ?

MADELEINE. C'est monstrueux !

L'ABBÉ. Monsieur Servan !... est-il possible !... Je me refuse à croire que vous preniez au sérieux vous-même la proposition si... fantaisiste que vous venez d'émettre !... Deux enseignements contradictoires à cette pauvre petite ! Une enfant choisir à dix-huit ans !

DANIEL. Le voilà l'aveu de votre impuissance !... Vous avez peur de la liberté pour mon enfant, parce qu'elle y trouverait la vérité ! Nous n'avons plus qu'à nous séparer.

L'ABBÉ (se rapprochant de lui au contraire.) Voyons, voyons... Monsieur Servan !... Vous voulez le bonheur de votre enfant ?... Vous ne voudriez pour rien au monde, j'en suis bien sûr, jeter tout à coup dans son âme paisible un bouleversement aussi brutal... dont la secousse, peut-être, se ferait sentir sur toute sa vie !... où sa santé même, immédiatement, risquerait cette fois de succomber ?...

MADELEINE (douloureusement.) Qui sait, mon père, si ce n'est déjà fait !

DANIEL (vertement.) Ce n'est pas la raison, Monsieur l'abbé, qui détraque le cerveau de personne ! Et si le vrai bonheur, que je veux pour ma fille, est en effet plus difficile que celui dont vous l'avez leurrée, plus prompt le remède, plus brève l'épreuve !

L'ABBÉ. Soit, soit... j'admets. Son bonheur ne dépend pas d'elle seule !.. Il y a la conscience de ses semblables qui la jugera !.. Il y a le monde,

Monsieur, que vos théories n'ont pas conquis... Et pour une femme, que de sévérité !... Tranchons le mot, vous voulez en faire une libre-penseuse !

DANIEL. Exactement !

MADELEINE (entre ses dents.) C'est monstrueux !

L'ABBÉ. Ah ! malheureux !.. Vous représentez-vous cette pauvre jeune fille entrant dans la vie ces deux mots au front !... Une femme sans religion ? C'est presque l'égale d'une femme tombée !... C'est une race sans nom qu'on n'a jamais vue !... Mais vos athées, vos athées eux-mêmes, vous en êtes la preuve... ne veulent pas pour femme d'une libre-penseuse !... Ah ! je vous le demande pour cette enfant... et pour sa mère, et pour vous-même qui seriez brûlé comme au fer rouge par les sarcasmes qui l'accueilleraient... différez encore de quelques années... attendez au moins que son avenir... que sa situation...

MADELEINE. Ah ! comme c'est juste !

L'ABBÉ (tendant la main à Daniel.) Allons, allons, nous nous entendons !... Vous êtes un bon père... (souriant) et vous me la laissez !

DANIEL. On ne saurait mieux dire !... Je dois attendre que sa mère l'ait mariée à un catholique, dûment muni de votre approbation !... Et comme les hommes, par le vent qui souffle, n'ont plus la foi, même vos catholiques les mieux pensants, ma fille à son tour recommencera le divorce d'âmes à perpétuité !... Vous prêchez trop bien pour votre saint, Monsieur l'abbé... Avez-vous tout dit ?

L'ABBÉ. Toujours ce soupçon dont vous me faites injure !... Il faut en finir !... Mais si je m'impose de ne pas renoncer au soin spirituel de votre famille, malgré les fonctions si accablantes où l'on m'a appelé, c'est par crainte, Monsieur, que quelqu'autre prêtre, moins averti de la délicatesse de la situation, n'en abusât auprès des vôtres contre vous-même !... (voyant que Daniel hoche les épaules.) Vous en doutez ?... Ce serait si facile de dire à votre fille — prenons un exemple qui vous touche de près — que votre renom dans le monde est usurpé, que votre découverte d'Océanie est très contestable, très contestée, et, partant de là, de lui montrer que les plus grands savants, passant leur temps à se contredire, s'excommunient au nom de leur idole, pour en arriver, à l'heure qu'il est, à n'être plus sûrs même des grandes lois qu'ils proclamaient il y a vingt ans ? Que diriez-vous de cet enseignement-là ? Jamais je n'ai fait de telles allusions devant votre fille.

DANIEL. Parbleu, Monsieur, vous avez eu tort de vous gêner !... Sa grand'mère vous a suppléé... J'en conviendrai devant mon enfant !... La science discute, elle sait reconnaître ses erreurs, elle les corrige, et avec beaucoup d'erreurs tombées elle construit enfin une vérité !... Faites-en autant, Messieurs de l'Église !

L'ABBÉ. L'Église, Monsieur, ne se trompe jamais... Ce sont ses membres... oui, parfois... J'en conviens aussi devant votre fille. Mais l'Église, elle, plane infiniment au-dessus des hommes, et survit toujours à

leurs erreurs !...Un tel enseignement ne répond-il pas à la promesse de libéralisme que je vous ai faite ?... Est-il de nature à contrarier celui de la science dans l'esprit de Mademoiselle votre fille ?... L'Église accepte vos découvertes une fois prouvées, elle les appelle !... Elle ne se réserve pour tout privilège que d'en donner l'interprétation... Vous voyez bien qu'il y a moyen de tout concilier... J'ai pour vos travaux une grande estime... une très grande estime... (spirituellement.) On m'en gronde même... Ne craignez donc pas pour cette chère enfant. C'est sans mon secours que vous auriez à craindre.

MADELEINE. A la bonne heure !

DANIEL. Parole, Monsieur, je demeure stupide devant tant d'adresse !... Chaque fois que votre barque fait eau, vous sautez dans celle de l'adversaire !... Et plus encore que votre enseignement, je ne redouterais pas pour mon enfant... passez-moi le mot, la contagion de ce jésuitisme !

MADELEINE. Daniel, je t'en prie !

DANIEL. ...Je vous laisserais encore vous ingénier à lui torturer la raison pour qu'elle accouple monstrueusement le oui et le non : votre univers où Dieu est partout, ordonnant tout, où l'homme est créé dès l'origine et à coup sûr par les mains de l'artisan parfait... avec notre univers à nous, où Dieu n'est nulle part, où l'inconscient tend obscurément vers la conscience, où, de l'animal, l'homme se dégage péniblement et à tâtons à travers des myriades de siècles !... Mais renoncez donc à la partie !... Il y

aurait de quoi faire hurler ma fille !... Un Dieu ne crée pas de cette façon-là !

L'ABBÉ. Et pourquoi pas ?... (avec une restriction subite.) Je parle pour moi, non pour l'Église, remarquez-le bien... Qu'à l'origine ou à la fin, la conscience soit, voilà le mystère... Fils de la fange ou fils de la brute, l'homme n'en procède pas moins de Dieu... L'évolution n'est qu'une variante de la création... Mais parfaitement !... Le récit biblique est un symbole... Tout le monde l'admet... ou est près de l'admettre... Mais je l'enseigne moi-même à mes jeunes prêtres dans l'Institut que j'ai l'honneur de diriger !

DANIEL. Pourquoi, Monsieur, ne l'enseignez-vous pas à ma fille ? Pourquoi ma fille, même à présent qu'elle est au lycée, doit-elle croire encore, dès qu'elle met les pieds dans une église, que le monde fut créé en six jours... que Jésus-Christ est né d'une vierge et monté au ciel après sa mort...

MADELEINE. Ne le blasphème point !

DANIEL. Laisse-moi parler !... Pourquoi, Monsieur, sous votre tutelle qui est libérale, ma fille reste-t-elle à la merci de superstitions aussi dégradantes que celles que vos propres missionnaires s'en vont combattre chez les sauvages ?

MADELEINE. Brisons ici cette discussion.

DANIEL (à l'abbé.) Vous ne répondez pas ?

L'ABBÉ (avec difficulté.) Il faut, Monsieur, savoir doser la vérité à une enfant, et la préparer avec grande prudence à mieux comprendre sa propre foi...

DANIEL. Tenez, Monsieur l'abbé, j'assiste en vous à un spectacle désolant : vous faites des efforts désespérés vers la liberté, mais vous êtes pris dans la soutane, et le christianisme y étouffera !... J'affranchis ma fille une fois pour toutes.

MADELEINE. Est-il possible !...

L'ABBÉ (avec une amère tristesse.) On voit bien, Monsieur, que vous n'êtes pas chrétien... (s'irritant.) Mais vous me permettrez de vous le déclarer : nos pauvres croyances... si enfantines... sont encore plus pleines de vérité que votre science aveugle et si superbe !... Et quand votre fille implorera de l'Église le « pourquoi » de sa vie et le « pourquoi » du monde, l'Église, Monsieur, les lui donnera immédiatement...

MADELEINE. Ah ! comme c'est vrai !

L'ABBÉ. ...Mais vous, Monsieur, qui ne balbutiez que des phénomènes, vous le reconnaissez dans votre livre : la science ne sait rien de ces choses vitales !... C'est dans mille ans... dans deux mille ans (ironiquement.) qu'elle fera la « synthèse de l'univers » !...

MADELEINE. Grand bien vous fasse !

L'ABBÉ. ...En sorte, Monsieur, que quand votre fille viendra vous demander, à vous son père, pourquoi vous l'avez mise dans ce monde, pourquoi ce monde et cette vie d'épreuve, vous lui montrerez dans vos mains vides un peu de matière en évolution... et si cette réponse ne lui suffit point, si elle cherche sa place dans ce rêve inepte, osez donc lui dire sans frémir de regarder en face sa propre mère

pour se souvenir de ses ancêtres ! Et nous verrons ce qu'elle choisira !

MADELEINE. Abominable !

DANIEL (blême de colère.) Assez, Monsieur !... Sortez d'ici !... Vous êtes indigne d'approcher même la vérité !

MADELEINE (s'interposant.) Daniel !... Daniel !

L'ABBÉ (voyant sa faute, et sincèrement.) Non, non, Monsieur... Pardonnez-moi un instant de colère... Je ne suis pas venu pour cette discussion où vous m'excitez... Je suis venu pour la paix et pour l'amour !... Tenez, Monsieur, je prends sur moi seul ce que je vais vous dire... Je dépouille cet habit qui blesse vos yeux... Ne voyez plus en moi qu'un prêtre du Christ, qui s'adresse à vous dans les mêmes termes que le ferait un pasteur, un protestant... Oui, oui, Monsieur, je restreins mes vœux à cette prière qu'en dehors, s'il faut, de toute Église, vous laissiez le Christ à ces deux âmes, le Sauveur Jésus qui est mort pour elles ? Dites-moi, Monsieur, que vous y consentez !

(Madeleine fond en larmes.)

DANIEL (avec tristesse, mais résolument.) Non, non, Monsieur.

L'ABBÉ. Eh bien, pas même !... non, pas même cela !... J'irai jusqu'au bout du sacrifice... d'autres diraient du sacrilège... Je suis prêtre, monsieur. Vous ne savez pas ce qu'il y a dans ce mot ! Pour ces deux âmes dont j'ai la charge, je donnerais ici

mes mains à couper! Ne leur faites pas faire le saut dans l'abîme!. . Accordez-moi ce qu'un rabbin juif exigerait lui-même... ce que tout homme humain confesse encore... ce que l'âme angoissée de votre Florence, qui n'a pas qu'un cerveau, Monsieur!... vous réclamera dans les détresses que la vie prépare... et qui sait!... qui sait!... dans l'épouvante de l'agonie!... Dieu!... Dieu, Monsieur!... le grand secours, le grand espoir!... le Dieu Père, enfin!... Tenez, Monsieur, je vous en conjure!... n'arrachez pas Dieu à votre enfant!

MADELEINE (se joignant à l'abbé.) Daniel?... Daniel?...

DANIEL (avec douleur et émotion.) Si, si, Monsieur.

L'ABBÉ. Ah! pauvre enfant!...

(Des larmes soudaines lui montent aux yeux, il y porte la main.)

MADELEINE. Mon père!... mon père!...

DANIEL (étonné.) Monsieur l'abbé...

L'ABBÉ (se ressaisissant.) Oui, Monsieur, je pleure... de voir que le monde ne veut plus de Dieu...

MADELEINE. Daniel!... Daniel!... Mais tu le vois bien!... Nous sommes tous trois ici de braves gens!... Nous ne cherchons ensemble que la justice!... Est-ce que ce cauchemar ne va pas finir! Ah!... je sens que ton cœur va parler tout seul!

DANIEL (allant à l'abbé.) Monsieur l'abbé, je vous présente ici mes profondes excuses. J'ai douté longtemps de votre loyauté... et vos dehors m'y encourageaient. Je la reconnais entière et je lui rends hommage... Tu m'entends, Madeleine? (s'animant.)

Mais ne l'oubliez pas, Monsieur l'abbé, si vous êtes tenté de me trouver cruel : cette âme humaine que vous m'opposez, c'est la raison qui l'a délivrée du feu des bûchers et du feu de l'enfer. J'ai beau consulter ma stricte conscience : il faut achever ! Au fond de l'abîme, le sol est ferme. Et puisque vous nous menacez de la mort, qui est brutale, je veux que ma fille sache la regarder effrontément. Elle sera seule juge de la vérité.

MADELEINE. Et moi, je refuse !... Je refuse, mon père !... Il n'a pas le droit de me prendre ma fille !

DANIEL. Ton droit est entier de lui offrir ta foi, le mien aussi de lui offrir la mienne.

MADELEINE. Ah ! c'est indigne, ce que tu fais là !

DANIEL (fraternellement.) Je t'en prie, Madeleine...

L'ABBÉ. Il ne me reste, Madame, qu'à m'incliner. Je mets ma confiance dans le secours du Ciel. Ne redoutez pas trop cette concurrence... (se tournant vers Daniel.) A moins toutefois qu'on ne se dédise ?... M'empêchera-t-on de revoir votre fille ?

MADELEINE. Il ne manquerait plus que ça !... Puisqu'elle est libre !

L'ABBÉ (à Daniel.) Je peux la revoir ?

DANIEL (après une brève hésitation.) Si vous voulez. Je n'ai qu'une parole.

L'ABBÉ (souriant.) Au revoir, alors... au revoir, Madame (il gagne la sortie.)

DANIEL. Adieu, Monsieur.

L'ABBÉ (se retournant du seuil de la porte et corrigeant.) Non... votre ami... qui jusqu'au bout s'inspirera de

l'esprit du Divin Maître... Je vous laisse à tous ma bénédiction ! (il esquisse dans l'air le signe de la croix et franchit la porte.)

DANIEL. Ah ! par exemple !

MADELEINE (s'attachant à la main du prêtre.) Merci, mon père, du fond du cœur !... merci encore ! (l'abbé disparaît.)

DANIEL (refoulant Madeleine dans la chambre et refermant la porte.) Assez, voyons !

MADELEINE (s'obstinant à suivre le prêtre.) Laisse-moi passer !

DANIEL. Tu devrais rougir ! Tu n'attendais pas qu'il eût parlé pour l'approuver, pour me blâmer !... Je suis ton mari, lui ton époux !

MADELEINE. Ça, c'est infâme ! Le père Godule est un saint homme !

DANIEL. Où en serais-tu donc avec un autre ?

MADELEINE. Finissons-en.

DANIEL. Comme tu voudras.

MADELEINE. Puis-je te demander tes intentions ?

DANIEL. Exactement ce que je viens de lui dire.

MADELEINE. Tu mettras tes menaces à exécution... et avec Florence ?

DANIEL. Avec Florence !... dès que l'occasion s'en présentera.

MADELEINE. Alors, Daniel, je te rappelle ici ta promesse le jour de nos noces, que tu ferais de ta fille une catholique. Il y a des témoins.

DANIEL. Tu as bonne et longue mémoire, Madeleine !

MADELEINE. Seras-tu parjure à ta parole ?

DANIEL. J'étais parjure à ma conscience ! Tout engagement est criminel qui nous fait renoncer aux devoirs futurs !... J'ai commis ce crime envers l'enfant qui n'était pas née !

MADELEINE (prête à l'outrage.) Et moi... alors... sais-tu ce que j'ai fait en t'épousant ?... Sais-tu quel homme j'ai épousé ?... (se maîtrisant au dernier moment.) Non... non... Daniel... arrêtons-nous !... c'est effrayant... Avant de nous livrer l'un contre l'autre à quelque violence irréparable, écoute-moi bien !... Pourquoi fais-tu de moi une fanatique ?... Je suis une mère, une mère chrétienne qui répond à Dieu de l'âme de sa fille ! Une dernière fois : attenteras-tu à la croyance de mon enfant ?

DANIEL (angoissé.) Le devoir suprême peut ressembler parfois au pire forfait... Je veux faire de vous mes deux égales !

MADELEINE (frémissante.) Eh bien alors... je te le dirai en face : tu es un déchu ! tu es un failli !... tu es un menteur !!

DANIEL (sur chaque outrage, en même temps qu'elle.) Madeleine !... Madeleine !... Madeleine !... Madeleine !!

(Elle est maintenant contre la porte et va sortir.)

DANIEL (courant à elle.) Où t'en vas-tu ?

MADELEINE. Demander à l'abbé ce qui me reste à faire !

DANIEL. Écoute-moi, Madeleine... Si tu franchis le seuil de cette porte, tu m'entends bien ?... ces paroles-ci sont solennelles... si tu fais ça, tu n'es

plus ma femme, tu ne m'es plus rien, je ne te connais plus.

(Brève hésitation.)

MADELEINE (violemment.) Tant pis pour moi!... Je sauverai ma fille!

(Elle passe dans l'antichambre, en claquant la porte derrière elle.)

DANIEL. Ah! malheureuse!... (courant ouvrir la porte du salon.) Florence!... (puis courant à celle de la chambre.) Florence!... (enfin à celle de l'antichambre.) Maryvonne!... où est Mademoiselle?

MADELEINE. Monsieur ne sait pas? C'est comme je viens de dire à Madame... Elle est partie avec sa grand'mère...

(On entend claquer la porte d'entrée, Madeleine a quitté la maison.)

DANIEL (s'élançant vers la fenêtre.) Qu'est-ce que vous dites?... Ma fille est partie?

MARYVONNE. ...Mais je crois bien que oui... elle n'est plus là...

DANIEL. L'avez-vous vue?... Avez-vous vu sortir ma fille?

MARYVONNE. Monsieur m'excusera... Je ne l'ai point vue... elle a dû partir avec sa grand'mère en automobile...

DANIEL (dans l'antichambre.) Les misérables!...Vite!... mon chapeau!...

FLORENCE (s'élançant de la chambre à coucher.) Papa!... papa!...

DANIEL. Florence !...

(Elle se précipite dans ses bras.)

FLORENCE. ...Je m'étais cachée... enfermée à clé... je n'ai pas voulu... je n'ai pas voulu que grand'-mère m'emmenât !

DANIEL. Elle a essayé ?

FLORENCE. ...Elle était furieuse... elle est redescendue avec M. l'abbé... elle lui parlait !... elle lui parlait !... Mais je suis bien sûre qu'elle va revenir !...

DANIEL (ayant refermé la porte sur Maryvonne et seul à présent, désespéré, avec sa fille.) Écoute, mon enfant... c'est toi maintenant qui remplaces ta mère.

FLORENCE. Père, père... qu'as-tu ?

DANIEL. J'ai un grand chagrin... ma petite Florence... un grand malheur !... Tu ne peux pas comprendre... toi, mon enfant... nous sommes l'un pour l'autre des étrangers... tu ne peux pas savoir, toi, combien je t'aime !... comment je t'aime !... pourquoi je t'aime !... Je suis un homme perdu, si tu ne m'aimes pas ! (il tombe sur le canapé et fond en larmes.)

FLORENCE (s'attachant à lui de toute sa passion.) Papa !... papa !... mon petit papa !... (lui écartant les mains du visage.) Mais tu ne comprends pas que je t'adore ! que je t'adore tout le temps !... Je meurs, vois-tu, de ne pas te parler !... de ne pas t'entendre !... C'est toi... c'est toi qui ne soupçonnes pas comment je t'aime... comment je vous aime, oui, tous les deux !... Ce qui se passe entre vous, c'est effrayant... moi, je n'en

sais rien !... je ne veux rien savoir !... Je suis sûre que je peux vous mettre d'accord !

DANIEL. Non... mon enfant... il n'y a rien à faire...

FLORENCE. Si, si, je le veux ! Cette pauvre maman, moi, je la comprends !... Elle a besoin de croire, de croire en Dieu, en quelqu'un qui veille sur ceux qu'elle aime !... et qu'après la mort on s'aimera toujours !... Est-ce que ta science ne peut pas faire une petite place à cet espoir-là ? (Daniel se tait en la regardant.) Père, pourquoi ne me réponds-tu pas ?... Me prends-tu toujours pour une enfant ?... C'est moi, Florence, c'est moi, ta fille, qui m'adresse à toi !... Tu parles aux autres... à des milliers d'hommes... te suis-je donc vraiment une étrangère?... Rien pour Florence?... rien pour Florence?...

DANIEL (se levant résolument.) Eh bien, oui, ma fille, je te parlerai !... Oui, moi aussi, c'est plus fort que moi !... Depuis ta naissance, j'ai cédé ton âme à ta mère... toute... sans réserve !... Et elle l'a partagée avec un autre... avec ce prêtre choisi par moi... et ils t'ont élevée dans ce qui était pour moi une erreur, dans ce que je savais être un mensonge... Je croyais agir pour ton bien, je croyais le devoir !

FLORENCE. Comme il a fallu que tu m'aimes !

DANIEL. Oui... mon enfant, et il faut que je t'aime bien plus encore pour avoir le courage de ce que je vais faire en ce moment-ci... Ce qui va sortir de ma bouche, voilà plus de dix ans que je l'y ai refoulé !... Je mordais mes lèvres pour que ce cri ne m'échappât point... Mais maintenant, quoi qu'il

m'en coûte, ma chérie... quoi qu'il m'en coûte... je sens le devoir, l'impérieux devoir de te l'apprendre... Et si je suis ému, vois-tu... (il prend à mains tremblantes la tête de sa fille.) c'est que cette tête-là est sacrée pour moi...

FLORENCE (émue aussi, mais confiante, le regardant jusqu'au fond des yeux.) Je t'écoute, père.

(On commence à percevoir faiblement la lointaine rumeur de manifestants au dehors.)

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Tu n'entends pas ?...

DANIEL. Ce sont mes amis qu'on accompagne... Tu vas m'aider à les recevoir... Ne t'alarme point... Tu réfléchiras, nous prendrons le temps... des années, s'il faut... Tu m'interrogeras sur n'importe quoi, je te répondrai... Je ne te demande pas, moi, de me croire sur parole... comme l'autre... même si des milliers d'hommes s'en remettent à moi... Je ne viens pas te dire : « Voici la vérité, la seule, qu'on n'a même pas à examiner »... Je viens te dire : « D'après toutes les recherches de mon esprit et toutes les exigences de ma conscience, voici qu'elle est pour moi la vérité... Tu l'examineras, je t'offre mes preuves... J'ai foi en toi ! »

FLORENCE. Père, je préfèrerais croire ta parole.

(On distingue maintenant au dehors les accents solennels de « l'Internationale » en marche.)

DANIEL. Eh bien, mon enfant, laisse les chimères dont tu m'as parlé. Il y a mieux que cela. On t'a dit que l'âme est immortelle ? C'est la vie seule qui est

immortelle, non les vivants... Mais c'est ce qui rend la vie sacrée et magnifique... c'est qu'elle est brève, c'est qu'elle est unique pour chacun de nous... et c'est aussi que par tes pensées, par tes actions, par ta noblesse, tu peux rayonner au-delà de ta vie sur ceux qui viendront après toi... Acceptes-tu ce sacrifice-là ?

FLORENCE (très pâle) ...Pour moi, oui, père... mais pas pour toi !

DANIEL (ému, lui serrant la main.) Courage, mon enfant !... L'épreuve est faite !... On t'a bercée de pures légendes sur les origines de l'univers... Il n'y a ni origine, ni fin, mais, comme une ronde sans cesse renouée dans l'infini, l'éternel déroulement des mondes !... Et il n'y a pas de « pourquoi » aux choses... Dieu n'est qu'un mot qui fut sublime ou exécrable selon les hommes... Je ne vois point de Dieu.

FLORENCE (suffoquée.) Père !... père !... assez !

DANIEL. Courage, mon enfant !... J'ai foi en toi !... Adam n'est pas sorti des mains de Dieu dans le jardin d'Eden... Je l'ai retrouvé, Adam, au fond de la terre !... Sa naissance a duré des milliers de siècles... Venue de bien bas, l'humanité s'est ennoblie !... Sous ses premiers gestes de douleur... en portant ses mains à son front... ses poils lui sont tombés de la face !... Ses yeux se sont éclairés d'une aube de pensée !... elle a remué les lèvres !... elle a parlé !... C'est plus beau, cela, que toutes les légendes !

(L'hymne révolutionnaire éclate maintenant sous les fenêtres du cabinet. Madeleine est rentrée dans l'appartement, on l'entend qui interpelle la bonne : « Mais non, Maryvonne, elle est ici, dans la maison ! Florence ? Florence » ?)

FLORENCE (effrayée, à son père.) Voilà maman !

DANIEL. Reste !... écoute-moi !... Ne rougissons pas !... Il faut poursuivre l'ascension tragique !... (indiquant la fenêtre.) Cette foule esclave qui n'a pas encore une âme sereine, il faut l'aimer, il faut l'élever !... Les héros déjà ont atteint la cime, et Jésus-Christ même, que tu adores comme Dieu, est plus grand que ça, ma chère enfant : il est sorti des entrailles profondes de toute la race pour accomplir cet idéal !

MADELEINE (qui sur la fin de ce discours s'est jetée dans la chambre, les yeux égarés, cherchant sa fille.) Que lui dis-tu ?

DANIEL. La vérité !

MADELEINE. Ah ! misérable !

FLORENCE. Maman !... papa !...

DANIEL. J'ai fait mon devoir !

GRAND-PÈRE (survenant.) Mais vous êtes fous !... Quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?

MADELEINE. Nous ne resterons pas dans cette maison un instant de plus !...

DANIEL. Le voilà, le conseil qu'il t'a donné !... Dis d'où tu viens ?... Ose donc me le dire !

MADELEINE. D'où il me plaît !...

GRAND-PÈRE. Mais, forcenés...

FLORENCE (le cœur broyé entre les deux.) Je vous en supplie !...

GRAND-PÈRE (aux deux femmes.) Allez vous-en !... (à Florence seule.) V'a-t'en !... va-t'en !...

FLORENCE (étourdie d'angoisse, d'un souffle très faible.) Non !... je ne veux pas !...

GRAND-PÈRE (aux parents, dont il s'efforce de masquer la vue à l'enfant.) Cette vision d'enfer pour toute sa vie !

MADELEINE (s'emparant de sa fille.) C'est la dernière qu'elle aura ici !...

(Au chant de l' « Internationale » succède tout à coup une acclamation formidable : « Vive Servan !... vive Servan !... vive Servan ! »)

POMPÉRAC (se précipitant dans la chambre.) Mets-toi à la fenêtre !... vite à la fenêtre !... (il l'ouvre toute grande. et s'adresse à la foule.) Il va vous parler !...

(Clameur immense et comme visible tant elle est proche.)

MADELEINE (en même temps, entraînant Florence malgré elle.) Suis-moi, Florence !

DANIEL. Et tu t'en vas ?

MADELEINE. Immédiatement !

GRAND-PÈRE (à Florence.) Ne les écoute pas !... ne les écoute pas !...

DANIEL. Eh bien, va-t'en... cours le rejoindre !... Va-t'en !... va-t'en !... je garde le foyer !... je garde ma fille ! (il s'avance vers Florence.)

MADELEINE (étendant les bras devant son enfant.) Ne la touche pas !

(Florence, livide, sans un mot, porte la main à sa poitrine, et tombe tout d'une masse aux pieds de ses parents.)

MADELEINE, DANIEL ET GRAND-PÈRE (d'un seul cri.) Ma fille !.. Florence !.. Florence !...

DANIEL. Vite !... Pompérac ....

(Pompérac se retourne, abasourdi, et ne fait qu'un bond jusqu'à l'enfant.)

GRAND-PÈRE. Les malheureux !

(Tandis que Pompérac ausculte Florence.)

MADELEINE (dans la terreur de la réponse.) Eh bien... vit-elle ?... vit-elle encore ?

POMPÉRAC... Elle vit !... elle vit !...

DANIEL (passionnément, instinctivement.) Mon Dieu ! mon Dieu !

(L'ovation redouble au dehors.)

RIDEAU.

ACTE DERNIER

La nuit, le cabinet de Daniel en désordre, une lampe, à abat-jour sombre, sur le bureau. Un oreiller, des couvertures sur le canapé. Par la porte du fond, à demi ouverte, on aperçoit la salle à manger en désordre aussi, un châle sur la table, une bougie qui achève de brûler. Les rideaux de la fenêtre du cabinet ne sont pas tirés : sous l'éclat de la lune invisible, la neige étincelle par grandes couches, et tombe encore en cendre très fine... Les ramures toutes nues du marronnier sont ourlées de blanc ; l'église est illuminée intérieurement, les vitraux resplendissent, multicolores. Maryvonne, en pleurs, introduit au fond deux hommes : Pompérac et un second médecin, tous deux en pardessus d'hiver, poudrés de neige.



MARYVONNE. Faites pas attention, M'sieur le docteur… tout est en l'air… on n'a plus le temps de penser à rien… Et Mamzelle est d'un agité… qu'y faut se mettre à trois pour la garder !… C'est-y vraiment qu'elle va mourir ?… Mamzelle Florence qui est comme qui dirait not'e p'tite princesse !… C'est pas croyable !… Ça serait un péché du bon Dieu !

POMPÉRAC (paternellement.) Allons, ma fille… Appelez-moi la garde.

MARYVONNE. Oui, M'sieur le docteur…

(Elle sort au fond en s'épongeant les yeux.)

DOCTEUR BOLARD (très foid, examinant la chambre alentour)… Curieuse, la maison… très curieuse… On ne trouve plus ça que dans les vieux quartiers… La rampe de fer forgé est une merveille !…

POMPÉRAC (anxieux et ému.) Mon cher confrère…

DOCTEUR BOLARD (devant la fenêtre.) ... Et ils sont, ma foi, adossés à Saint-Étienne-du-Mont... On pourrait se croire dans le presbytère... Une veille de Noël... c'est assez piquant !

POMPÉRAC. ... Mon cher confrère, un dernier mot avant qu'ils entrent...

DOCTEUR BOLARD (indiquant le canapé.) Qui est-ce qui couche là ?

POMPÉRAC. Le père ou la mère à tour de rôle... une heure par nuit... et tout habillés !... La petite est dans leur lit à eux... là, dans cette chambre... Ils l'adorent, Monsieur !... Lui, depuis trois mois, si vous saviez ce qu'il a blanchi !... C'est un vieillard !... Et quant à la mère, elle veille sur sa fille si farouchement que je commence à craindre pour sa raison... Je vous recommande la plus grande prudence !...

DOCTEUR BOLARD. Pardon... pardon, mon cher confrère, comment se fait-il qu'adorant leur fille, ils l'aient mêlée aux furieuses querelles dont vous me parlez, eux qui la savaient atteinte de troubles cardiaques ?... (silence de Pompérac.) Voyons, ils auraient dû la ménager, et surtout... ne pas la faire juge dans ce dernier débat, le plus violent, qui provoqua sa première syncope ?

POMPÉRAC (très gêné, navré.) Mon Dieu... mon cher confrère, ils ignoraient qu'elle était malade...

DOCTEUR BOLARD (impitoyable.) Est-ce que vous l'ignoriez aussi ? (feignant aussitôt une disculpation.) J'entends, j'entends... Vous n'étiez pas leur médecin de

famille. Je pense, en effet, que vos occupations de député... Mais on a dû vous mettre au courant. Une maladie de cœur ne tombe pas du ciel. Les antécédents morbides de Mademoiselle Servan, quels étaient-ils ?

POMPÉRAC. Une fièvre rhumatismale il y a deux ans.

DOCTEUR BOLARD. Eh bien, alors ? A quoi songeait-il ce médecin de famille ? Il aurait dû s'apercevoir que cette maladie laissait des traces... Vous comprendrez que dans de telles conditions je me dégage ici de toute espèce...

LA GARDE LAIQUE (une laïque, entrant à droite.) Monsieur le docteur...

POMPÉRAC. Comment va-t-elle ?

LA GARDE. Elle vient d'avoir une nouvelle syncope...

POMPÉRAC. Ah !... Quelle durée ?

LA GARDE. Huit minutes.

POMPÉRAC. Le pouls ?

LA GARDE. Irrégulier, la pression sanguine très faible...

POMPÉRAC. C'est cela... l'asystolie que j'avais relevée...

LA GARDE. Puis, subitement, Mademoiselle a repris connaissance. Alors, comme si de rien n'était, la voilà qui se met à nous parler avec une volubilité... une abondance... Elle a même sauté en bas de son lit... Il n'y avait plus moyen de la maintenir en place... Elle voulait à toute force venir dans

cette chambre : « Je veux revoir le cabinet de travail... je veux revoir le cabinet de travail ! » On a dû fermer la porte à clé...

POMPÉRAC. En voilà une idée !... (à Bolard.) C'est une nerveuse, une exaltée... (à la garde.) Vous avez donné de la digitale ?

LA GARDE. A trois reprises... Monsieur le docteur sait que nous sommes deux depuis ce soir ?

POMPÉRAC. Qui ça, vous êtes deux ?

LA GARDE. La garde de Madame, une religieuse.

DOCTEUR BOLARD. Ça continue, la concurrence !

POMPÉRAC (à la garde.) Informez Monsieur de notre arrivée. (la rejoignant.) A-t-on averti les grands parents ?

LA GARDE. Oui, Monsieur le docteur... Mais la grand'mère est allée quand même à la messe de minuit... (indiquant l'église par la fenêtre.) Elle a emporté un gilet de flanelle à Mademoiselle pour le faire bénir au contact de la châsse de sainte Geneviève.

(La garde sort à droite et se croise avec Daniel qui entre : il a vieilli rapidement, plusieurs touffes de cheveux blancs, les traits défaits.)

POMPÉRAC (à Daniel.) Ah ! te voilà... Je te présente mon confrère, M. Bolard.

DANIEL (à Bolard.) Vous m'excuserez, Monsieur, de vous déranger ainsi en pleine nuit...

POMPÉRAC. Nous pourrions entrer auprès de la malade...

DANIEL. Passez, Messieurs, je vous suis (Bolard sort à droite.)

POMPÉRAC (retenant Daniel.) Non pas... Nous ne voulons pas de toi... ni de ta femme que j'aperçois là-bas... (baissant la voix.) Les yeux rouges, les mouchoirs, tout cela déprime ta fille... (appelant.) Venez, Madame, venez par ici...

MADELEINE (paraissant.) Je vous en supplie, ne me séparez pas de mon enfant !

POMPÉRAC. Dans son intérêt, il le faut, cela ne sera pas long, patience !

(Il suit Bolard en refermant la porte sur Madeleine et Daniel, celui-ci reste debout impassible, devant la porte... Madeleine se jette sur le canapé et s'enfouit le visage dans les coussins.)

DANIEL (d'une voix affectueuse.) Madeleine...

MADELEINE (d'une voix étouffée.) Non... non...

DANIEL. Madeleine... Madeleine... nous sommes réconciliés maintenant !...

MADELEINE (sans regarder son mari.) Tu ne peux rien me dire de ce qui console !

DANIEL. Tout se tait devant l'angoisse humaine...

MADELEINE (se redressant et le regardant en face.) Ça n'est pas vrai !... Dieu me parle à moi ! Dieu du moins ne m'abandonnera pas !

DANIEL (torturé.) Je t'envie, Madeleine, je suis le plus à plaindre...

MADELEINE. Oui, je plains ta science qui n'a pas de larmes !...

DANIEL (tristement.) Tu l'appelles pourtant à ton secours...

MADELEINE. Écoute !... écoute !...

DANIEL. Quoi, qu'est-ce que c'est ?

MADELEINE. J'avais cru entendre la petite gémir... Qu'est-ce qu'ils lui font ?... Est-ce qu'ils vont rester là longtemps.

DANIEL. Du calme, allons !... Ils viennent d'entrer... Donne-leur le temps de se consulter.

(Une attente.)

MADELEINE (tout à coup, allant à Daniel.) Sais-tu ce que j'éprouve, Daniel ? C'est un délai de grâce que Dieu t'accorde : tu peux encore sauver Florence !

DANIEL (tristement.) Moi, la sauver ?...

MADELEINE. En joignant tes prières aux miennes !

(Un temps.)

DANIEL. Ton Dieu ne saurait-il être juste sans que nous lui dictions son devoir ?

MADELEINE. Ne le blasphème point en ce moment ! J'en ai l'indubitable certitude, en cette nuit de Noël qui doit apporter la joie d'En Haut, la vie de Florence est suspendue à ton repentir !

DANIEL. Mon repentir !...

MADELEINE. Je ne dis même pas ta conversion... Mais s'il y a pour toi une chance sur mille que mon Dieu existe, une sur cent mille, la négligeras-tu ?... Ah ! moi, moi, s'il dépendait de moi de sauver Florence, j'irais mendier à n'importe qui !... je marcherais pieds nus sur des couteaux jusqu'au bout du monde !... je m'arracherais les ongles !...

je me brûlerais les yeux !... Et je ne te demande à toi qu'une petite prière qui ne coûte rien !... Allons, fais cet effort, laisse tout orgueil... tombe à genoux ! (elle s'y jette elle-même.)

DANIEL (douloureusement.) Mais je ne peux pas, ma pauvre amie !... Mais ça ne servirait à rien du tout !

MADELEINE (se traînant à ses pieds.) Qui sait ?... qui sait ?... Fais-le dans le doute, fais-le avec humilité... Je sens que toi aussi tu te dis : Qui sait ?... Je ne te trahirai devant personne... je te le jure, Daniel !... A genoux avec moi, sauvons Florence !

DANIEL (torturé.) Non, je ne dois pas !... Je ne le dois pas !

MADELEINE (se relevant.) Eh bien ! pas même ce geste, non... pas même une parole sur tes lèvres... mais là, debout, une soumission intime à Dieu, un acquiescement !... Au nom de l'enfant que tu peux sauver !... au nom de nos baisers dont elle est née !... Tiens, de toutes mes forces, de tout mon sang, je t'en supplie, oui, je t'en conjure !... (subitement.) Et si mon Dieu n'existait pas, qui offenserais-tu ?...

DANIEL. La vérité !

MADELEINE (s'écartant de lui avec horreur.) Ah ! malheureux ! Oui, tu es sublime !... mais comme Satan ! Tu as son orgueil criminel ! tu perds Florence !

DANIEL. Ne répète pas cela, Madeleine, je ne peux le souffrir !

MADELEINE. Tu perds Florence, oui, tu la perds : la main de Dieu s'est abattue sur ton orgueil !

DANIEL (avec une sourde colère.) Alors, si c'est moi le coupable, et Florence l'innocente frappée, eh bien, tant pis : ton Dieu n'est qu'un monstre !

MADÉLEINE (s'agenouillant et crispant ses mains.) Mon Dieu !... mon Dieu !... pardonnez-lui son affreux blasphème ! Vous n'allez pas me prendre mon enfant ! Ce n'est pas ma faute !... Ce n'est pas ma faute !... Je veux mon enfant !... Je ne peux pas vous la céder, mon Dieu !... Je sais que c'est mal de vous crier cela, mais je ne peux point !... non, je ne peux point !... (se redressant et se tournant vers son mari.) Pourquoi fais-tu de moi une révoltée ?... Pourquoi m'empêches-tu de prier ?

DANIEL. Je ne t'ai rien dit.

MADELEINE. J'entends ta pensée. Entre Dieu et moi elle jette son ombre ! (marchant sur lui.) Et tu oses me dire que ma foi se trompe ?... que si mon enfant meurt cette nuit, je ne la retrouverai pas au Ciel, pareille, toute pareille à elle-même... elle qui était unique au monde ?... « Plus de cerveau, plus d'âme », c'est cela ?... (puis par un brusque retour au présent.) Et demain matin, quand il fera jour, l'abominable réalité qui me criera : « Elle est morte !... morte !... » Assez ! assez ! arrête-moi donc ! tu ne vois donc pas que je deviens folle !

DANIEL (la maîtrisant.) Si Dieu existait, il pleurerait...

MADELEINE (se débattant pour se jeter de nouveau contre la porte.) Laisse-moi !... laisse-moi !... Reviendront-ils ?... Ah ! tant pis, j'entre, je veux voir ma fille !... mon calice est bu !

DANIEL (prêtant l'oreille.) Les voici qui reviennent... Tiens-toi !

MADELEINE (dans un revirement d'effroi.) Non !... non !... je ne veux plus les voir...

(Rentrent les deux docteurs.)

DANIEL (à Bolard.) Eh bien, docteur ?

MADELEINE (attirée quand même.) Le résultat ?

POMPÉRAC. Et tout d'abord, Madame, du calme... je vous en supplie...

MADELEINE. Le résultat ! Frappez en face ! Je meurs d'attendre !

POMPÉRAC. Nul résultat... du calme, nous aviserons... Tenez, allez voir votre fille ! Mais, par égard pour elle, contraignez-vous !

GRAND-PÈRE (arrivant en hâte, son pardessus également neigeux) Eh bien, Daniel ?

DANIEL. Attends... attends...

MADELEINE. Docteur, vous avez beau dire, je devine !...

POMPÉRAC. Vous avez tort, Madame... (il la pousse doucement hors de la chambre.) Allez, allez...

GRAND-PÈRE (au docteur Bolard, aussitôt Madeleine sortie.) Eh bien, Monsieur ?... Vous ne me connaissez pas : je suis le grand-père.

DOCTEUR BOLARD. Mon Dieu, Monsieur, il y a un an qu'il fallait m'appeler...

GRAND-PÈRE. Mais votre impression ?...

DOCTEUR BOLARD. On lui donnera de la caféine...

DANIEL (se contenant.) Et quand reviendrez-vous ?... demain matin ?...

DOCTEUR BOLARD. Le docteur Pompérac suffira... Il a diagnostiqué une asystolie... C'est parfaitement exact... elle est aiguë... (il s'éloigne, puis s'arrêtant.) Mademoiselle votre fille semble tenir beaucoup à revoir cette chambre... des souvenirs sans doute... oui, je comprends... Il n'y a plus à cela d'inconvénient... Faites tous ses caprices, Monsieur... (empêchant Daniel de l'accompagner.) Restez, je vous en prie, ne vous dérangez pas... Adieu, Messieurs...

(Il sort.)

DANIEL (à Pompérac.) Alors, c'est vrai ?

POMPÉRAC. Mon pauvre vieux !...

(Il éclate en larmes.)

DANIEL Comment... toi ?... toi ?

GRAND-PÈRE. Perdue ?... perdue ?...

DANIEL. Ce n'est pas possible !... je te dis que ce n'est pas possible !... Cet homme-là a le cœur plus sec qu'une pierre... Ce n'est pas lui qu'il fallait m'amener... Deloncle a bien plus de compétence... Cours chercher Deloncle, voyons !... Pourquoi perds-tu de pareilles minutes !...

POMPÉRAC. C'est toi-même qui as choisi Bolard... lui ou Deloncle, tu sais...

DANIEL (hors de lui.) Je te répète que ce n'est pas possible !... Florence ?... Florence ?... allons donc !... Il y a de ces infamies du sort qui seraient trop fortes !...

POMPÉRAC. Garde ta tête, mon vieil ami, tu vas en avoir besoin pour d'autres !

GRAND-PÈRE (la voix étranglée.) Mon pauvre petit...

DANIEL. Ne me dis rien, père, je t'en supplie... et pas de reproches surtout, pas de reproches !

GRAND-PÈRE. Qui songe à t'en faire, malheureux ?...

LA GARDE (rentrant furtivement.) Monsieur, je crains qu'on ne frappe l'esprit de Mademoiselle, Madame est partie chercher un prêtre.

DANIEL. Ça m'est égal !

POMPÉRAC (à la garde.) Vous en êtes sûre ?

LA GARDE. Elle l'a dit en sortant à la religieuse. Et il doit guetter aux environs, Madame n'a jeté qu'un châle sur ses épaules...

DANIEL. Ça m'est égal !...

LA GARDE. Et s'il veut entrer auprès d'elle ?

DANIEL. Tout ce qu'elle voudra ! Dix prêtres !... cent prêtres !... puisque je vous dis que ça m'est égal !

(La garde sort à droite.)

GRAND-PÈRE (triomphant.) Bien, bien, mon fils.

POMPÉRAC (à Daniel.) Je me tiens au salon si tu as besoi de moi... (il sort à gauche.)

GRAND-PÈRE (aussitôt Pompérac sorti.) Est-ce vrai que la petite ait perdu la foi ?

DANIEL (très vivement.) Non, je ne crois pas !

GRAND-PÈRE. Es-tu bien sûr ?

DANIEL (cherchant à se persuader lui-même.) Oui... oui... depuis notre conversation elle a communié... le 16 décembre... oui, c'était le 16... chez elle... au

lit... J'en suis sûr maintenant !... (avec une joie passionnée.) Elle croit encore !

GRAND-PÈRE. Dieu soit loué !

LA GARDE LAIQUE (à la porte de droite.) Monsieur...

DANIEL (sursautant.) Qu'y a-t-il ?

LA GARDE LAIQUE. Que Monsieur nous aide à la calmer... Elle dit que le docteur lui a permis de venir ici...

DANIEL. J'y vais... j'y vais...

GRAND-PÈRE. Elle a quelque idée de derrière la tête...

(Appuyée au bras de la garde religieuse, Florence apparaît au seuil de la chambre.)

FLORENCE. On veut bien de moi ?... Je ne dérange pas trop ?

DANIEL (s'élançant pour la soutenir.) Mais, ma mignonne, c'est de la folie !...

LA GARDE LAIQUE. Il fallait m'attendre, Mademoiselle...

GRAND-PÈRE. La chère petite !... la chère petite !

FLORENCE. Le docteur a permis... on ne doit pas gronder...

DANIEL (aux gardes.) Sur le canapé...

(Elle tombe épuisée sur le canapé à l'entrée de la chambre ; elle est vêtue d'un peignoir blanc, ses cheveux sont dénoués, ses yeux avivés, ses pommettes rouges.)

FLORENCE. Me voilà chez moi...

LA GARDE RELIGIEUSE (lui posant la main sur le front.)

Vous voyez, mon enfant, ce que le cœur désire, Dieu l'accorde...

FLORENCE (*fermant les yeux sous cette caresse.*) C'est bon, cela... Encore un peu vos mains sur mon front... C'est doux, cela... On ferait un rêve de paradis...

LA GARDE RELIGIEUSE. Ces rêves-là, mon enfant, c'est ce qu'il y a de plus vrai au monde...

LA GARDE LAIQUE (*rivalisant avec l'autre.*) Pas d'idées folles, Mademoiselle... pas d'émotion ! J'espère qu'on vous gâte... soyez bien sage !...

FLORENCE. Je tâcherai... Laissez-moi, je vous prie... Allez, bon papa... Je vous aime bien !

GRAND-PÈRE. La chère petite !

(Sortent le grand-père à gauche, les deux gardes à droite, et la garde laïque en dernier, ayant remanié l'oreiller de Florence.)

FLORENCE (*vivement à Daniel, dès qu'ils sont seuls.*) Où est ma mère ?

DANIEL. Sortie, je crois... Dis ce que tu désires, ma chérie ?

FLORENCE. Profiter de son absence pour te parler...

DANIEL. A condition que tu ne te fatigues pas...

FLORENCE. Pour t'avouer une chose intime et grave, pour t'ouvrir ma conscience profonde : mon seul confesseur, c'est toi !

DANIEL (*avec une fierté renaissante.*) C'est vrai, ce que tu dis là, c'est vrai ?

FLORENCE. Écoute, écoute... Depuis huit jours, je suis une menteuse, une hypocrite...

DANIEL. C'est de la folie !... (la voyant prise d'étouffement.) Tu vois ce qui t'arrive... Repose-toi un peu...

FLORENCE. Non, écoute-moi... Si j'ai tenu à venir dans cette chambre, c'est qu'elle est le sanctuaire de ton travail, de tout ce que j'aime, de tout ce que j'admire...

DANIEL. Quoi donc ?

FLORENCE. Ton œuvre, la science, la vérité !

DANIEL (angoissé.) Florence !... Florence !...

FLORENCE. Oui, c'est ainsi. Quand on est malade, on réfléchit... Et tu m'as conquise, je ne suis plus chrétienne, je n'ai plus la foi...

DANIEL. O mon enfant... mon enfant... (il détourne la tête.)

FLORENCE. Père, père... regarde-moi... Moi qui pensais te faire un grand bonheur que j'aurais partagé dans tes bras... (mélancoliquement.) C'est pour ton Noël, petit père...

DANIEL (navré.) Oui... oui... je te remercie, c'est une grande joie... oui, une grande joie... (à lui-même.) Est-il possible !

FLORENCE (ardemment.) Oh ! dis, maintenant, je suis bien ta fille, n'est-ce pas, je suis bien ta fille !

DANIEL. Ma pauvre enfant !... Mais comment se fait-il... depuis que tu es malade, tu as communié ?... (avidement.) Es-tu bien sûre que tu n'aies plus la foi ?

FLORENCE (amèrement.) Oh ! oui, papa... quand c'est fini, quelque chose vous le dit bien tout bas... C'est vrai, j'ai communié il y a une semaine... Quelle

communion !... Personne n'a su... J'espérais croire encore... je voulais croire !... j'étais criminelle de ne plus croire !... Et, jalousement, je m'attachais aux débris de ma foi !... Pendant une seconde, j'eus le sentiment que la grâce divine m'était rendue, oui, j'allais croire ! Mais tout à coup l'écho de ta voix s'est réveillé dans ma conscience... C'était au moment où je prenais l'hostie... et quand elle fondit dans ma bouche, elle m'y laissa un goût affreux, je ne croyais plus !

DANIEL (torturé.) Assez, mon enfant... assez... assez !

FLORENCE (se ressaisissant.) Non, non, écoute... D'abord, je l'avoue, l'air m'a manqué... Mon âme étouffait... Il me semblait que le monde entier était glacé... comme un grand cadavre... Mais peu à peu la résignation m'est venue... J'ai fait comme toi... j'ai regardé la vie résolument... comme on serre les dents, tu sais, au moment aigu de la douleur... Et désormais, je crois comprendre ce qu'il y a de pur, ce qu'il y a de fier dans ce nouveau culte, ce qu'il y a de beau à être une victime volontaire sur l'autel de la vérité...

(Elle s'affaisse, épuisée.)

DANIEL. Repose-toi un peu... repose-toi... Si tu savais le bien que tu me fais ! Tu me rends la foi en cette vérité !

FLORENCE (se redressant à demi.) Père, tu m'as promis un jour, qu'à toute question que je te poserais sur n'importe quoi, tu me répondrais (un temps.)

DANIEL. Oui, je me souviens... c'était ici... Eh bien, Florence ?

FLORENCE (grave et simple.) Qu'ont dit les médecins ? Vais-je mourir ?

DANIEL (éperdu.) Mais comment veux-tu, mon enfant..

FLORENCE. Père, sois digne de l'effort que je fais... Songe que la vérité t'écoute (une attente.)

DANIEL (détournant les yeux.) Tu peux mourir.

FLORENCE. C'est bien, papa. (Elle regarde devant elle dans le vide.)

DANIEL (se rapprochant d'elle subitement.) Ma chère enfant, ma petite héroïne...

FLORENCE. Non, père, pas de consolations, pas de larmes... J'ai une autre chose à te demander... Vois-tu, papa, je suis restée une petite fille qui rêve encore... C'est plus fort que moi !... Je sais que le paradis est absurde, n'est-ce pas... mais le néant, pourtant, c'est infâme !... (avec une sourde indignation.) Est-ce que tout l'effort des milliers de siècles aboutit à rien ?... Père, père, je ne peux m'empêcher d'être une âme humaine !... et d'aspirer... oh ! d'aspirer... je ne sais vers quoi !... Cette conscience de moi qui est plus précieuse que toute la terre... cette flamme d'amour qui me brûle les yeux quand je te regarde... tout cela va-t-il s'éteindre pour toujours dans les ténèbres ?... Père, toi et moi, est-ce que nous ne nous retrouverons jamais, jamais... jamais ? (Daniel sanglote en se cachant le visage sur les genoux de Florence.) Brave homme qui ne sait pas mentir ! (bruit au dehors.) Écoute, écoute, voilà maman !

DANIEL (se redressant.) Ma pauvre enfant, elle est là qui t'amène le prêtre !

FLORENCE. ...Et moi aussi, je vais faire souffrir !

(Madeleine, un châle sur les épaules, ouvre la porte du fond ; une seconde à peine, on entrevoit l'abbé Godule qui achève de revêtir son surplis, assisté d'un clerc.)

L'ABBÉ GODULE (au dehors.) *« Pax huic domui ! »*

LA RELIGIEUSE. *« Et omnibus habitantibus in ea ».*

(Madeleine referme la porte sur l'abbé et s'avance seule dans la chambre.)

MADELEINE. C'est moi, mon enfant, ne t'effraie pas.

FLORENCE (résolument.) Non, maman, je ne veux pas qu'il entre !

MADELEINE. Mais c'est Monsieur l'abbé, ton confesseur !... (se forçant à sourire.) Une nuit de Noël, il faut que tout le monde communie... Entends-tu la messe à Saint-Étienne ?...

(Dans le lointain, faible impression de musique d'église.)

FLORENCE. Je ne peux pas recevoir ce sacrement !

MADELEINE (effrayée.) Que veux-tu dire ?... As-tu quelque chose sur la conscience ?

FLORENCE. Je t'ai menti, maman, mais avant de mourir, je veux me purifier...

MADELEINE. Un mensonge, toi ?

FLORENCE. Arrache-moi donc ces mots des lèvres !

MADELEINE (devinant.) Florence !... Florence !...

FLORENCE (dans un suprême effort.) Je ne suis plus chrétienne, maman... je n'ai plus ta foi !

MADELEINE. Ah ! malheureuse !

(Florence s'évanouit.)

DANIEL (ouvrant la porte du salon.) Vite, Pompérac !

(Pompérac accourt et donne ses soins à Florence, le grand-père le suit.)

MADELEINE (s'agenouillant par terre) Mon Dieu, prenez-la moi, si vous voulez, mais sauvez son âme !... Je veux qu'elle croie !... (se retournant vers Florence.) Je veux que tu croies !... je veux que tu croies !...

DANIEL (à Madeleine, avec une tendresse fraternelle.) Chut !... chut !... Madeleine.

POMPÉRAC. Elle revient à elle...

GRAND-PÈRE. La chère petite... la chère petite...

MADELEINE (penchée sur l'enfant) Florence !... Florence !... me reconnais-tu ?... entends-tu ma voix ?...

DANIEL. Chut !... chut !... Madeleine...

FLORENCE (rêvant.) ...La douce chose que la foi chrétienne... Le Ciel si proche et le Seigneur Jésus penché sur vous, pour vous recueillir au moment de la mort... comme un petit enfant dans son berceau...

MADELEINE. Mais, c'est ainsi !... c'est la vérité !... Elle croit !... elle croit !... Merci, mon Dieu !...

FLORENCE (avec une tristesse résignée.) ...Non, plus à cela... Laisse-moi parler... mes forces s'en vont... Chère... chère maman... (elle caresse les cheveux de sa mère.) je n'ai trahi ta foi qu'en apparence... (de l'autre main elle attire son père.) Écoute-moi, père... J'avais raison...

il reste un mystère, un doux mystère... au-delà du Bon Dieu... et au-delà de la science... oui, autre chose... tout autre chose... (extatiquement.) qui enveloppe mon être... magnifiquement...

MADELEINE. Mais c'est Dieu même... mon enfant !... c'est Dieu !

FLORENCE (dans un souffle suprême.) ... Vos mains... vos mains... (elle rassemble leurs têtes sur sa poitrine.) Au-dessus... de toutes choses... il y a l'amour... La paix... maintenant... faites la paix... (ils hésitent encore.)... Oh ! hâtez-vous... hâtez-vous... (ils s'embrassent soudain entre ses mains.) ... Ah ! je les ai revus !... comme autrefois ! ... je les ai revus ! ... (elle baisse tout à fait.)

MADELEINE. Florence !... Florence !...

FLORENCE. Père !... père !... tes yeux dans les miens !... je n'ai pas peur... il y a de la lumière... de la lum... (Elle s'éteint doucement.)

MADELEINE (épouvantée, se relève et court à la porte du fond.) Ah ! mon père ! mon père !...

(La porte s'est ouverte à son appel, et le prêtre apparaît, les bras ouverts.)

DANIEL (seul, aux pieds du cadavre.) Ma petite Florence !... ma petite Florence !...

FIN.

*Cette nouvelle édition
a été achevée d'imprimer par
la Société Typographique de
Châteaudun, pour les Éditions
d'Art Édouard Pelletan, le
8 Février 1912.*

CHATEAUDUN. — IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE